

DRPS
COTTIN



MAHILDE



DRPS
FA
7

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria



0500763303

REV. COTTIN



NEATHILDE

TOME V.



FL DRPS FA 10007 v. 5
cop: 0500763303

MADAME COTTIN.

OEUVRES COMPLÈTES.

Tom. Troisième.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, n° 24.

MATHILDE.

PRÉCÉDÉ D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES TROIS
PREMIÈRES CROISADES.

Comme Cinquième.

A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,
GRANDE COUR DU PALAIS-ROYAL, CÔTÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

•••••

1827.

MATHILDE.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées : la première est pour son devoir, et elle s'arrête ; la seconde est pour l'hymen de Lusignan, et elle part.

Le char roule avec rapidité ; il arrive : la vierge descend tout éperdue ; plus elle sent dans l'intérieur de son ame qu'elle agit contre ses principes, plus elle se hâte, dans la crainte qu'ils ne l'arrêtent ; elle pousse la porte, elle entre sans adresser une seule prière à Dieu,

comme la dernière fois qu'elle y vint; ses pas sont précipités et tremblants, et ses esprits sont dans un tel trouble, qu'elle néglige toutes précautions, et oublie, en entrant, de refermer la porte. Malek-Adhel ne pense point à le faire : peut-il penser à autre chose qu'à Mathilde? il court à elle, il embrasse ses genoux. « Laisse-moi, dit-elle d'un air égaré, laisse-moi. » Mais elle ne peut se soutenir, elle chancelle, fléchit, et s'assoit sur le cercueil. « Mon Dieu! dit-elle, ici tout devrait être si tranquille; la paix habite avec les tombeaux, ah! quand habitera-t-elle dans mon cœur?... Malek-Adhel, pourquoi m'as-tu appelée ici? Que me veux-tu? Quelle nouvelle douleur ai-je encore à connaître? Quel nouveau combat me faut-il essayer? Parle, dévoile-moi tes projets, il est temps que tu m'en instruises et que tout ceci finisse. — Mathilde, répondit le prince avec une surprise mêlée de crainte, je ne vous vis jamais dans un pareil état, jamais si vive anxiété ne se peignit dans vos yeux; qu'est-ce donc qui vous agite? Ne pouvez-vous retrouver un peu de calme pour m'entendre?

— Il me demande ce qui m'agite, reprit la princesse, et je suis ici! et j'y suis malgré mon frère, mon devoir et mon Dieu! et hier toute la chrétienté sépara mon cœur du cœur de l'homme que j'aime! et, tout sanglant, tout déchiré qu'il était, m'ordonna, quelques heures après, de le donner à l'homme que je hais!... Dans trois jours épouser Lusignan, voilà ce que Richard commande, ce que le ciel commande peut-être aussi!... Tyrannie horrible, contre laquelle toute mon ame se soulève; mais pour m'en garantir, que puis-je faire, que venir implorer ton secours? moyen honteux qui imprimera sur mon nom une tache ineffaçable!... Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit... Voilà ma

position, Malek-Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution; ma bien-aimée, ne délibérons plus; le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir; il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire! que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Écoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas, pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments: hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; telles furent tes paroles au désert: eh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans: suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile: tu vivras dans un palais réservé pour toi seule, tu n'y déroberas à tous les regards; moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras; tout

l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit apaisé et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta foi. — Ah! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde tout en pleurs, nous serions l'un à l'autre à présent; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais; et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des chrétiens et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. — Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte; il a juré de l'anéantir: tout ce qui porte le nom chrétien est son ennemi. Devais-je prendre le nom de son ennemi? Devais-je l'être? Car enfin, en prenant le nom de chrétien, je l'aurais voulu

soutenir; en reconnaissant ton Dieu, je l'aurais voulu défendre. La défendre! et contre qui? Quoi! dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie, je n'aurais pas combattu! je serais demeuré tranquille, oisif, entre ces deux armées où j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère! De quel côté du moins aurais-je porté mes vœux? Nomme-moi des serments, si tu peux, qui ne soient point sacrilèges, horribles, et je les prononce à l'instant. Mais je te vois frémir, j'en ai dit assez; écoute-moi donc à présent: si tu me suis, si par cette démarche éclatante tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil, qui n'a été entraîné que par Guillaume, reviendra à son premier avis; il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi; tes chrétiens, fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix; elle s'étendra sur les deux empires; le sang humain près de couler de nouveau s'arrêtera; tu monteras sur le trône de Jérusalem; tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi dans ce

vaste empire; les chrétiens régneront véritablement dans la cité sainte; je remettrai mon cœur entre tes mains, tu en disposeras en souveraine; j'adorerai tout ce que tu adoreras; et un jour, peut-être, tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permettront de croire au Dieu de qui tu les tiens... Mathilde, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine le reliquaire qu'elle lui avait donné au désert, si tu ne me jures pas sur cet objet de ta vénération, d'être fidèle à tes serments et de me suivre chez Saladin, c'est moi qui vais jurer dessus de ne pas survivre à ton refus.» Éperdue, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria, en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes: « Mon Dieu! c'est vous-même qui parlez, c'est vous qui m'ordonnez de le suivre. — Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût eu la crainte qu'elle ne se rétractât, voici ce qu'il faut faire: retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde; n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque; de-

main, au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusques aux premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont mes moyens : ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un temps précieux ; éloigne-toi maintenant, au moment du succès ne risquons pas d'être découverts. — Malek-Adhel, un mot encore, lui dit la princesse. — Non, pas un seul mot, répliqua-t-il, tout est dit, tout est fini ; pars, Mathilde, et souviens-toi bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes chrétiens. » En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînait vers la porte, afin d'éviter qu'aucune réflexion vint encore s'opposer à ses espérances ; ils touchaient presque au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup, et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri ter-

rible. Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume : « Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous ; un mot peut le perdre ; venez, sortons d'ici ; mes gardes, effrayés par le bruit qu'ils ont entendu, pourraient venir le surprendre. » Elle dit, entraîne l'archevêque, ferme soigneusement la porte, et au même moment, ainsi qu'elle l'avait prévu, elle aperçoit ses gardes qui, ayant été frappés par le cri de Guillaume, accouraient à son secours. « Ce n'est rien, leur dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre tranquille, l'archevêque de Tyr, en entrant dans le tombeau de Montmorency, a cru qu'il m'était arrivé quelque malheur ; mais il s'est trompé, ajouta-t-elle en le regardant fixement, il ne m'en est arrivé aucun. » Guillaume la comprit, et leva les yeux au ciel avec reconnaissance ; cependant, si elle l'avait rassuré pour le moment présent, ce rendez-vous mystérieux, cette secrète intelligence avec le prince, lui causaient de vives inquiétudes pour l'avenir : il la voyait sur le point

de se perdre, et sentait qu'il était temps de l'arrêter; mais pour que ses paroles fussent plus efficaces, il voulut, avant de la menacer de la colère divine, lui en montrer les terribles effets. « Il est de bonne heure encore, lui dit-il, je désirerais qu'avant de rentrer à Ptolémaïs, votre altesse voulût descendre avec moi dans une de ces cabanes placées au pied de la colline. — J'y consens, mon père, répondit-elle; mais par quel motif le désirez-vous? — Je veux, répondit-il, que vous voyiez une fois ce que je vois tous les jours; je veux que vous mesuriez vous-même la profondeur de l'abîme où les passions peuvent entraîner, et quel châtement Dieu réserve aux coupables qui y tombent. » La princesse comprit ce reproche, se soumit à cet ordre, et se prépara en silence au mal qu'elle allait souffrir. Durant la route, il lui fut impossible de dire un mot à l'archevêque; ne pouvant lui confier les pensées qui l'occupaient, elle pouvait moins encore s'occuper d'autres pensées; et Guillaume se serait bien gardé d'interrompre un silence qu'il croyait causé

par le repentir et la honte, et qu'il regardait comme la meilleure préparation au spectacle qu'il allait lui offrir.

A peu de distance de la cabane, il mit pied à terre avec la princesse, et il la conduisit dans un enclos entouré d'une haie de citronniers sauvages; au milieu était une chétive demeure, où tout respirait la tristesse et la misère. Assise sur un banc, devant la porte, une vieille femme filait au rouet, et, près d'elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de jonc. A la vue de l'archevêque, elles le saluèrent avec respect; il leur dit quelques mots de bienveillance, et passa outre. Mathilde, le cœur palpitant et les yeux baissés, le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sapins épars: tout-à-coup Mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue; bientôt elle aperçoit une femme pâle, échevelée, couchée sur la poussière, et qui se

meurtrissait le sein en poussant de lugubres mugissements. « O mon père ! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais ; c'est elle ! c'est Agnès ! — Aux jours de sa sagesse , reprit Guillaume en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi ; elle était fière , elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille ; mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs , et des traits défigurés , une beauté flétrie , un mépris général , une profonde misère , une raison aliénée , et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle , voilà le fruit d'une faiblesse , et tout ce qui reste d'Agnès. » Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée , qui , d'une voix aiguë et déchirante , faisait retentir les airs du nom de Malek-Adhel. « O mon père ! dit Mathilde avec effroi , fuyons ce lieu terrible : j'en ai assez vu. — Non , pas assez encore , répartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensée qui , étendue sur le sable , ne cessait de répéter : « Malek - Adhel ! Malek - Adhel ! » Vous connaissez tout le crime , il faut que vous con-

naissiez toute la punition , et de quelle terrible manière l'Éternel sait venger ses lois outragées. » La faible et tremblante Mathilde se traîna auprès du rocher qui couvrait Agnès , et , appuyant sa tête humiliée contre la pierre , elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime. « Malek-Adhel ! s'écriait-elle , quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond ? Un Dieu impitoyable l'a creusé lui-même.... Pour sa haine , ce n'était pas assez de mon supplice , c'est avec le tien qu'il me punit.... » Frappé de ce qu'il vient d'entendre , Guillaume comprend aussitôt que , pour un cœur passionné , le mal le plus à craindre est celui que souffre l'objet qu'il aime ; et , se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même , il se penche vers Mathilde et lui dit : « Vous le voyez , ma fille , les vengeances de Dieu ne sont point aveugles ; son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur , et c'est là qu'il frappe ses coups. Quand le jour sera venu où le Rédempteur réparaitra au milieu des mondes éroulés , il réalisera pour cette pécheresse le

supplice qu'elle croit subir maintenant : elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourments éternels, dont elle sera éternellement le témoin.... — O mon père ! interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur ? Se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le Dieu des miséricordes ? — Ma fille, si du sein de sa démence elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore.... — Malek - Adhel ! s'écria impétueusement Agnès, Dieu implacable ! et toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur ?... Il dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale ! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens !... Malek - Adhel, hâte-toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son Dieu ; que je voie sa douleur et ses mortelles blessures... — Mon père, sauvez-moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi. — Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour et en se levant précipitamment ; j'ai entendu sa voix, cette

voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek - Adhel ; ne la sauvez pas ; je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit. » Elle s'arrêta ; ses idées se troublèrent de nouveau ; d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir. Le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux ; il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait et tombait assassiné ; mais bientôt la pensée de Malek-Adhel revint se placer devant toutes les autres. « Il est là, disait-elle, il m'appelle ; la destruction est à ses côtés, je la vois bien ; mais il m'appelle, je le suis, et la destruction m'engloutit... Cède, cède, Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix furieuse, et la destruction t'engloutira... — Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge, je ne veux point que vous demeuriez plus long-temps en face de tant de misères, vos forces n'y résisteraient pas. » Et en l'entraînant, il ajoutait : « O ma fille ! que notre fragilité est grande ! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puis-

qu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs ! » Mathilde ne répondit rien ; il continua : « La séduction d'un homme, ma fille, a causé la perte d'Agnès ; vous ne l'ignoriez pas, et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin ! » Mathilde ne répondit rien. « Et dans quel lieu vous ai-je trouvée ? continuait-il encore ; dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner ? auprès d'un tombeau ! comme s'il n'y avait que son silence qui ne vous fit pas entendre de reproches. Eh quoi ! ne vous disait-il rien, ce silence ? Pour vous la mort n'a-t-elle pas de voix ? Et pendant que vous la braviez, cette mort redoutable, si elle vous avait frappée, si vous étiez expirée auprès de Malek-Adhel, avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur, où seriez-vous maintenant ? » Mathilde ne répondit rien ; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie ; il la fit asseoir dans la chaumière sur un banc à demi rompu, et lui fit apporter un verre d'eau fraîche par la vieille femme : celle-ci la considérait d'un œil curieux, et demanda

à l'archevêque si cette jeune fille était malade aussi, et si elle resterait avec l'autre. Guillaume répondit que non. « Ma foi, tant mieux, répliqua la vieille, car je n'en pourrais pas garder deux. Le jour elle est assez tranquille ; mais quand la nuit vient, c'est un train, un vacarme.... on dirait que tous les démons sont après elle. Ah ! c'est une véritable réprouvée : le médecin que votre charité a envoyé ici n'en espère presque rien ; cependant il vient tous les jours. — Bonne femme, lui dit l'archevêque, quelle que soit la peine qu'elle vous donne et les soins qu'exige son état, n'en négligez aucun ; veillez sur elle ; la récompense ne vous manquera pas. — Ah ! s'écria la vieille, vous m'avez déjà payée assez généreusement. — Et surtout, interrompit vivement Guillaume, n'oubliez pas mon expresse recommandation ; si elle montre la moindre lueur de raison, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, envoyez-moi avertir sur-le-champ. » La vieille lui promit de n'y pas manquer ; et l'archevêque, reprenant alors le bras de la princesse, la soutint, et sortit avec elle de

cette maison d'amertume et de douleur. Ils montèrent ensemble dans le char qui les attendait, et reprirent la route de Ptolémaïs. Mathilde, les yeux baissés et toujours profondément rêveuse, n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté Agnès; l'archevêque, inquiet d'un si long et si sombre silence, essaya de l'en arracher en lui disant d'un ton plus doux : « N'êtes-vous pas curieuse de savoir depuis quel temps Agnès a été réduite à ce dernier degré d'infortune et d'opprobre? » Mathilde leva les yeux, et d'un faible signe de tête elle fit entendre qu'elle écouterait ce récit avec intérêt. Il dit alors : « En s'échappant de Damiette, Agnès vint se réfugier auprès de Saladin; elle contribua beaucoup à enflammer sa colère contre Malek-Adhel; c'est elle qui, vous poursuivant sans cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarrasins; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros; c'est elle qui, foulée aux pieds par les chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de ba-

taille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek-Adhel à Césarée : mais Malek-Adhel refusa de la voir; et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins et d'affronts. Sa tête s'aliéna : je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai, à mon dernier voyage à Césarée; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois.... Je demandai qu'elle me fût confiée; je la fis conduire dans cette chaumière, afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer; mais, jusqu'à ce jour, tous ont été infructueux; elle n'entend rien, elle ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek-Adhel occupe seul sa pensée : Malek-Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela. » Mathilde, qui, durant ce récit, avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevê-

que eut fini : il attendit un moment sa réponse ; voyant qu'elle n'en faisait aucune , il ajouta : « Ma fille , n'avez - vous donc rien à me dire ? — Mon père , répliqua-t-elle , je ne le puis encore ; il y a une grande confusion dans mon esprit , et mon ame est cruellement oppressée ; mais dans deux jours , à cette même heure , je connais un lieu où je vous verrai : là , je dévoilerai tout mon cœur ; je pleurerai mes folles amours , et peut-être daignerez - vous épancher sur moi la rosée de la grace céleste. » Elle se tait ; l'archevêque n'insiste pas davantage. Cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir : dans deux jours , a-t-elle dit , et c'est précisément dans deux jours que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan. Elle ne l'ignore pas , il en est sûr ; il sait que Richard lui a parlé ; serait - il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds ? « Ma fille , lui dit-il , vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan : êtes-vous prête à obéir ? — Et vous , mon père , interrompit - elle vivement , êtes-

vous prêt à m'ordonner d'obéir ? » Mais , sans attendre sa réponse , elle ajouta en élevant vers lui ses mains suppliantes : « Mon père , je vous en conjure , ne m'interrogez pas , ma destinée est fixée ; elle l'est , mon père , j'ose en être sûre , car il est des ames si magnanimes , qu'on peut tout en attendre. Cependant , ô mon père ! que ces mots , *ma destinée est fixée* , ne vous effraient pas : elle l'est , il est vrai ; mais Dieu n'en sera pas offensé , et mon devoir n'en murmurer pas. »

Comme elle achevait ces mots , le char entra dans Ptolémaïs ; Guillaume la quitta , en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu , et de ne pas oublier que si Dieu avait placé toutes les épreuves et tous les sacrifices dans ce monde , c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense. La princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque , et courut , au fond de son appartement , cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

 CHAPITRE XLV.

MATHILDE avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. « Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler ! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter ? Demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à attendre. O mon Dieu ! fortifiez mon âme, soutenez mon courage ; je ne me méfie que de moi, je suis sûre de Malek-Adhel ; car je n'ai besoin, pour être sauvée, que de sa générosité ; et sa générosité est telle, ô mon Dieu ! que, j'ose le dire sans craindre de vous déplaire, toute votre puissance ne pourrait pas y ajouter. »

En parlant ainsi, Mathilde se plaça devant

une table et se mit à écrire. A son abatement, aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à sa profonde résignation surtout, on eût dit qu'elle traçait ses volontés dernières et sacrées, qui ne s'écrivent qu'à l'ombre de la mort. Elle en était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan ; aussitôt elle cacha dans son sein le papier qu'elle tenait, et salua les deux rois avec une contenance grave et sévère. Richard avait vu le mouvement de sa sœur, et son premier mot fut de demander que ce papier lui fût remis. « Je conjure votre majesté de ne le pas exiger d'aujourd'hui, répondit-elle avec beaucoup de dignité ; je lui proteste qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes. » L'air de Mathilde en imposa à Richard lui-même ; il ne lui demanda pas une seconde fois ce qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle éviterait toute démarche injurieuse à sa gloire, et toute pensée contraire à la pureté du nœud qu'elle allait contracter. « Ah ! madame, interrompit Lusignan en se jetant à ses pieds, tant de bonheur serait-il mon par-

tage ? se peut-il que vous ayez consenti à m'appartenir ? Non, ma présomption ne s'élèvera pas jusqu'à une pareille espérance, à moins que vous-même ne me permettiez d'oser y croire. — Il faut bien que vous l'ayez osé, sire, puisque vous êtes ici, répondit froidement Mathilde; si vous étiez assuré d'un refus, vous ne seriez pas venu l'entendre. Mon frère, ajouta-t-elle, vous m'avez donné deux jours pour me préparer à mon sort, je n'en demande pas davantage; mais, pendant ce court intervalle, ne puis-je pas être seule ? » Lusignan se hâta de prévenir la réponse du roi. « Vous serez libre, madame, vous serez seule, lui dit-il, je ne veux point gêner vos désirs, et durant ces deux mortels jours qui me séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne paraîtrai point ici; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obéissance. » Il se retira; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu : « Ma sœur, lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères; depuis votre retour dans le camp, les chré-

tiens ont été plus occupés de vos amours que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leur famille; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur ? Non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers: dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises; après-demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée; nous en ferons le siège; nous emporterons la ville; Lusignan triomphera de Malek-Adhel, et, par cette victoire, il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé, rien absolument: si vous demandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain: votre bonheur

m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez-vous, soumettez-vous; mais je vous préviens que, soumise, ou non, vous n'en serez pas moins dans deux jours l'épouse de Lusignan. » Il dit, et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace; avant de l'entendre, ses desseins étaient arrêtés : ils sont demeurés les mêmes, et la colère du roi n'y a rien changé; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur; mais on n'y remarque plus d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se retrouve seule, elle dit : « Mon Dieu! je n'ai pu consulter personne : j'avais promis

de me taire; mais pour tenir mes serments et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru, Mathilde sort de Ptolémaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer; un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs; mais son maintien est tranquille, et ses yeux fixés vers le ciel ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son ame à Dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sur son visage à la blancheur des lis; elle se met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté : le char avance encore; à l'instant, du fond des rochers deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse; ses gardes veulent la

défendre, Malek-Adhel se nomme, tous les bras demeurent enchaînés. Mathilde leur dit alors : « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que si Malek-Adhel se montre ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se retournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez-vous aussi de votre promesse: dans cet asile où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté. — Oui, madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos chrétiens; vous serez obéie, révérée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère; hâtons-nous seulement de nous y rendre. — Un mot encore, reprit Mathilde: me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? — Il sera assez temps d'y penser, répon-

dit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek-Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. — Vous l'êtes, madame: où voulez-vous être conduite? — Là-haut, répliqua-t-elle en montrant de la main la montagne du Carmel, dans ce saint monastère, car c'est là seulement que *je pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté.* — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé! — Non, je ne t'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre; et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre: mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek-Adhel! est plus forte que celle des hommes et des rois... Écoute-moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore; écoute-moi, ô toi, seul mortel que j'aie aimé: en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet

de mépris et d'horreur pour tous les miens : souiller ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence ? Et tu le sais, Malek-Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner, afin de te tout devoir ; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que, s'il est paisible sur la terre et heureux dans l'éternité, je puisse partager entre Dieu et toi mes bénédictions et ma reconnaissance. Si tu me conduis dans l'asile sacré que je t'indique, j'y vivrai honorée des hommes, en paix avec le ciel, assurée de mon salut ; si tu m'emmènes à la cour du sultan, l'ignominie marchera à ma suite, et le terrible souvenir de ma faute me fera vivre dans les remords, et mourir peut-être dans l'impénitence : tel est le choix qu'il me faut faire, et c'est toi qui vas le prononcer ; je remets entre tes mains ma vie, mon honneur et toute une éternité : décide donc, Malek-Adhel, et vois si tu exiges que je te suive. » En achevant ces mots, cette beauté touchante, baignée de pleurs, prosternée, les bras élevés, et portant dans ses regards

la réunion de tout ce que la terre a d'amour, et le ciel de piété, attend sans trembler la réponse de Malek-Adhel ; car elle sait bien qu'il ne peut y en avoir qu'une pour l'homme à qui l'on a laissé le droit de la faire.

Le prince ne dit rien ; il fait plus, il s'approche de Mathilde, monte dans son char, la relève, s'assoit auprès d'elle, saisit les rênes des coursiers, et dirige lui-même leur route vers le monastère. La vierge, attendrie, n'a point de mots pour tant de reconnaissance ; elle penche sa tête sur l'épaule du héros, et pleure : tremblante, elle ose presser ce bras invincible qui pouvait l'arracher à ses devoirs et qui va la rendre à Dieu. Malgré la pudeur qui affaiblit ce mouvement, il a été excité par tant d'amour, que l'âme de Malek-Adhel en est pénétrée ; l'amertume s'en échappe ; la douleur s'y calme ; jamais il n'a été autant aimé ; il le voit dans les yeux de Mathilde ; il le doit à son sacrifice, il ne se plaint plus, il ne murmure plus, son sacrifice est payé.

Jamais peut-être le devoir et la vertu ne remportèrent un plus beau triomphe ; Ma-

thilde, pieuse et soumise à la voix de l'Éternel, immole son bonheur et son amour; Malek-Adhel, généreux et magnanime, à la voix de celle qu'il aime, abandonne ses espérances et ses désirs: tous deux sont libres cependant; ils s'adorent; ils pourraient vivre toujours ensemble, et ils vont se séparer! se séparer peut-être pour jamais! Cette pensée, ils l'ont; cet avenir, ils le voient; et pourtant qui oserait dire que, même en cet instant, ils ne sont pas heureux? Pour trouver dans son cœur la force de renoncer à la plus ardente passion, il faut bien y trouver quelque chose de plus puissant qu'elle et de supérieur à ses voluptés: la passion est beaucoup assurément, et ses voluptés sont des délices; mais ce sont les délices de la terre, et quiconque les sacrifie, en conçoit donc de plus ravissantes encore; autrement, pourquoi les sacrifierait-il?

Le char s'élève sur le Carmel; les femmes de la princesse, étonnées, éperdues, accompagnent leur maîtresse toutes également décidées à s'ensevelir dans sa retraite. Les gardes suivent, et l'ami de Malek-Adhel ferme

le cortège. Bientôt, à travers les rochers et l'épais feuillage des cèdres, on aperçoit l'antique édifice élevé par sainte Hélène (1). Malek-Adhel pâlit et se trouble; Mathilde étouffe ses soupîrs; il lui dit alors: « Je t'ai obéi, je ne m'en repens point, car je n'ai pas en ma puissance les moyens de te résister; mais comment calmeras-tu mes frayeurs? ce cloître est sur les terres des chrétiens; il est sous leur dépendance; ils t'en arracheront. — Non, répond-elle, ne le crains pas; en prenant le parti le plus généreux, tu as pris aussi le plus sûr: ici la religion me défendra mieux contre les chrétiens que ne l'auraient pu faire tes hautes murailles, et ta valeur peut-être; dans ce lieu sacré, une simple barrière de bois arrêterait l'armée des croisés et la colère de mon frère; cette sainte maison est celle de Dieu même;

(1) Au sommet du Carmel, on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes. L'auteur du *Théâtre de la Cité sainte* assure que ce monument était un monastère de filles, de la construction de sainte Hélène, mère de Constantin.

en violer l'entrée serait un sacrilège..... — Rasure-moi encore, ajouta-t-il; peut-être, dans l'exaltation de ta piété, croiras-tu nécessaire de te dévouer toi-même; peut-être penseras-tu que ma conversion ne pourra être achetée que par un grand sacrifice..... — Sans doute, je le pense, interrompit-elle; mais ne venons-nous pas de le faire aujourd'hui?—Promets-moi donc, répliqua-t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je t'en aurai donné l'aveu... Peut-être te le donnerai-je un jour, ma bien-aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée, Saladin m'appelle; mais, je le sens, maintenant mon bras sera faible contre tes frères; je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un événement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde. » La vierge le comprit et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien: à côté de la pensée de la mort de Malek-Adhel, venait bien se placer celle de la miséricorde de Dieu; mais cette miséricorde divine qui se perd dans

les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas; car dans la religion tout est grave jusqu'au bonheur. Baignée de larmes, Mathilde se pencha vers celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots: « Crois-moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle. » Cependant la route se rétrécissait de plus en plus; l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant: la princesse mit pied à terre; elle dit à ses gardes: « Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère; je veux que vous m'y voyiez entrer; je veux que vous voyiez les grilles se refermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préféré à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté. Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes, si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre; autrement, évitez une fatigue

inutile, et ne venez pas plus loin. » A ces mots, toutes se jetèrent à ses pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Émue de ce désir, elle leur tendit les bras en s'écriant : « Venez donc, nous prions ensemble ici et là-haut. » Alors elle se tourna vers Malek-Adhel, et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. « Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes. » Éperdue, elle répond : « Hâte-toi de fuir, tu es sur une terre ennemie; je te vois menacé de mille dangers...— Mathilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier? Viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras; viens, qu'une fois encore je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent... O jours du désert, où elle me nomma son époux ! jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux !... Alors elle ne voulait pas me quitter; sa vie ne lui était rien auprès

de son amour; son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer : ô Mathilde ! que votre cœur est changé!—O mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur; et dans ce moment, si j'ai la force de renoncer à lui, vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek-Adhel ! si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime; peut-être, pour être à toi, aurais-je consenti à perdre mon ame; mais pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie ! j'ai dû renoncer à toi. » En l'entendant parler ainsi, Malek-Adhel la serre passionnément contre sa poitrine; mais à cet instant la forêt vient de s'éclaircir, le monastère se montre à découvert, une humble croix de bois en désigne l'entrée, et de loin on entend le son de la cloche se mêler aux saints cantiques. La vierge, à cet aspect, saisie d'une pieuse terreur, s'arrache précipitamment des

bras de Malek-Adhel. « Mon Dieu , s'écrie-t-elle, ce n'est point ainsi que je dois approcher du lieu où vous avez établi votre demeure. Pardonnez, oh ! pardonnez mon délire, et daignez purifier mon cœur ! » Elle dit, et se prosterne au pied de la croix ; ses femmes et ses gardés l'imitent : Malek-Adhel et son ami restent seuls debout ; Mathilde le voit et soupire. « O divin Rédempteur, dit-elle à voix basse, pour m'accorder la plus grande de vos graces, vous me demandez, je le sens, le plus grand des sacrifices, et celui-là n'est pas de renoncer à mon époux, mais de renoncer à mon amour... Hélas ! ma volonté consent à vous le faire ; mais toute votre puissance suffira-t-elle pour m'aider à l'achever ? » Elle se lève alors, s'appuie contre la croix, regarde Malek-Adhel, et ajoute d'un ton plus grave : « Je ne te permettrai point d'approcher davantage ; tu ne poseras point le pied dans l'enceinte sacrée où les chrétiens seuls ont le droit d'entrer..... Adieu, c'est ici qu'il faut nous dire adieu, un long adieu..... O sainte victime, qui avez sauvé le monde, daignez aussi sauver cet homme-là ; c'est à vous

que je le laisse, que je le confie... Malek-Adhel, entends sa voix, que l'amour la fasse entrer dans ton cœur... Hélas ! continua-t-elle en lui montrant le cimetière qu'elle allait traverser, l'amour finit là, et avec lui toutes les félicités de la terre ; mais souviens-toi que d'autres félicités nous sont promises ; souviens-toi qu'il est un lieu où l'on ne souffre plus, où l'on aime toujours, et que c'est là où Mathilde va t'attendre. » Elle dit, et fuit loin du héros ; elle court vers la porte du couvent avec la rapidité d'une flèche : il lui obéit, il ne la suit point ; mais il ose monter sur les degrés de la croix pour la regarder plus long-temps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek-Adhel : elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendue. « O Christ ! s'écrie-t-elle, consume ton ouvrage. » Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek-Adhel croit que

tout l'univers vient de s'anéantir : il tombe accablé devant la croix ; il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde : mais Kaled ne le permet pas ; il s'approche, il lui dit : « Oublies-tu que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre ? — Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde désert où je ne veux plus rentrer : ma vie est ici, continua-t-il en montrant le monastère ; je ne veux pas quitter ma vie. — Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi ; si tu pérís, je jure de te suivre ; maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître : » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek-Adhel le regarde, il sait que Kaled n'a jamais juré en vain, il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main, et s'écrie : « Partons : maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami. » Il dit et s'éloigne. Kaled le devance : ils appellent les chevaux errants sur la montagne ; les chevaux accourent ; les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une

masse confuse ; et le cloître, perdu dans l'horizon, n'est présent qu'à la pensée du héros : encore quelques heures, et le voilà à Césarée. Saladin l'y attendait impatiemment : les soins de la guerre l'attendaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. « Malek-Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul : des soins plus importants que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siège ; précaution inutile, sans doute, car les chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée : Césarée est donc invincible, et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi. »

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presque à sa fin, lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs : ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le milieu du jour, Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur, et ayant trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement; mais n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle, et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue, Guillaume soupira : il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût

employé de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite, quand sa conduite était pure. Que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobaît sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières et s'entourait d'artifice?... Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant, avant de la condamner, il veut connaître ce qu'elle écrit au roi; et s'il doit la condamner, alors, du moins veut-il savoir si dans le piège où elle est tombée, elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde. A l'instant Richard s'était écrié aussi : « Elle est donc partie volontairement! O Mathilde! Mathilde! vous nous avez donc trompés! » Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolémaïs afin de me soustraire

« à une autorité tyrannique et à un hymen
 « horrible à mes yeux : je connais trop mon
 « frère pour oser déjà lui demander mon par-
 « don ; je n'espère point qu'il suive de si près
 « une démarche qui paraîtra sans doute témé-
 « raire : mais le pardon du ciel, j'en suis as-
 « surée ; car mes intentions sont pures, et le
 « ciel connaît tout mon cœur. »

« Elle a raison, s'était écrié Richard en
 finissant, je ne lui pardonnerai jamais ; » et
 voyant que l'archevêque ouvrait la bouche
 pour lui répondre, il avait ajouté : « Qu'une
 telle conduite était sans excuse, quiconque ten-
 terait de la justifier serait aussi coupable qu'elle
 à ses yeux. » Alors il était sorti enflammé de
 colère, pour envoyer de tous côtés des troupes
 à la poursuite de sa sœur. Guillaume, resté
 seul, avait repris le billet ; et en le lisant avec
 sa charité ordinaire, la phrase qui le termi-
 nait avait un peu calmé ses craintes ; il se di-
 sait : « Puisque ses intentions sont pures, et
 qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je
 puis donc la pardonner aussi, et m'efforcer de

croire que ce n'est peut-être pas pour cacher
 une faute qu'elle a entouré son départ de tant
 de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans que les
 troupes de Richard eussent apporté aucune
 lumière sur le sort de la princesse, lorsque la
 vue de ses gardes et de son char, qui revenaient
 sans elle, causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue
 avec Malek-Adhel, et de sa retraite dans le
 cloître du Carmel, fut répandue dans tout le
 camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus
 nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une
 jeune vierge qui, libre de régner sur un vaste
 royaume avec le prince qu'elle aimait, avait
 préféré les ombres de la retraite et de la péni-
 tence à une puissance et à une félicité que la
 religion réprouvait ; mais les amis de Richard
 et de Lusignan la blâmaient de n'avoir su que
 vaincre son penchant pour un infidèle, et non
 se résoudre à un hymen que toute la chré-
 tienté lui demandait. Enfin le roi d'Angleterre,
 indigné du désordre que cette nouvelle jetait
 dans tout le camp, et de l'influence qu'une

femme exerçait sur l'ame de tant de guerriers, déclara qu'une résolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait, dans le couvent même où elle s'était retirée, la forcer de donner sa main à Lusignan. « Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de Dieu; ce serait envers la majesté suprême une insulte, une profanation que je ne permettrai jamais. Cependant ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe : guerriers, nobles et vaillants guerriers, il est temps d'oublier et la beauté et l'existence de cette vierge. Est-ce donc pour elle que vous avez ceint l'épée? Est-ce pour l'obtenir que vous avez traversé les mers? Ne craignez-vous pas que le fils de Marie, indigné de votre abandon, ne vous livre à votre faiblesse et ne vous refuse ses secours? Laissez, laissez la sœur de Richard s'ensevelir loin du monde; plutôt au ciel qu'elle n'y eût jamais paru! O vous, magnanimes

héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre ame à la hauteur de votre entreprise; ne voyez que ce but, ne soyez émus que de cette espérance; courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups : Malek-Adhel la défend; que vous importe? si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez-vous pas aussi plus de gloire? Marchez donc où Dieu vous appelle; en le servant, songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel. »

Il dit, et les ressentiments s'apaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs. Le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore; il leur semble à tous deux qu'aussi long-temps que Mathilde sera libre, les espérances de Malek-Adhel subsisteront et enflammeront son courage; Lusignan surtout insiste sur ce point. Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que, sans forcer la princesse à s'unir à lui, il existait un moyen sûr

d'anéantir les espérances de Malek-Adhel.
 « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard; et sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde.... Oublie-la, Lusignan; puisqu'elle rejette ta main, elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez-lui les derniers ordres d'un frère offensé; qu'elle sache que, si dans huit jours elle n'est point à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'empoiement de Richard était porté à un tel excès, qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer et impossible d'y réussir : Guillaume s'inclina en silence, et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante; le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée. Le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les infidèles; Richard, inquiet pour Bérengère, crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que

dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque, et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde, en se présentant devant les saintes filles du Carmel, et en leur demandant une retraite parmi elles, avait cru devoir ne leur cacher ni son nom, ni son rang; mais cet aveu, loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité.
 « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands, sans doute; mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards, touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite, on ne connaissait d'autre roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éter-

mité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre; le mouvement des passions n'y remuait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre, qui retentissait au pied du Carmel, serait-elle restée inconnue à cette maison de paix, si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du Très-Haut en faveur des chrétiens. Si le pur esprit de l'évangile qui régnait parmi elles avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient-elles pu en éprouver, en voyant que ce monde, à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités, et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner, et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arri-

ver l'archevêque; elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur; mais la vue de la reine la suprit et la troubla: si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek-Adhel serait prononcé par Béren-gère, le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes, affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guillaume, avant de lui parler, s'adresse en ces termes aux recluses: « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous; rassasiés de vanités et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leur cœur a cessé et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose: et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite des infidèles rende à l'an-

tique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfants et sa gloire.»

A la voix de l'archevêque, le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques. Mathilde les entend; Mathilde, prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces ames angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des Mustulmans, car c'est lui demander celle de Malek-Adhel: plus il lui paraît impossible que l'Éternel refuse quelque chose à de si pieuses ames, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentiments religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces moments, où, entourée de torrents d'encens, de chants divins et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix et ces anges lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek-Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi: «Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute vous avez formé la réso-

lution de n'en jamais sortir?» A cette question, la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit: «Si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus. Oui, ma fille, je les approuve: après la préférence que vous avez avouée pour Malek-Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe; mais ce serait y manquer bien plus, de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé; un amour passionné est toujours une faute; vous auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain: vous étiez coupable, vous deviez être punie: heureuse et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre; pour expier les faiblesses de votre cœur, Dieu vous a

séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses ; il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière , que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, voudriez-vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme a plus de puissance sur vous que les ordres de l'Église, et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle Musulman va s'entourer, ne peuvent vous faire renoncer à lui ? Rejetée par cet infidèle, ne pouvez-vous le rejeter aussi ? Ne pouvant rien sur lui, vous tenez encore à lui ; car si vous n'y teniez pas, pourquoi tiendriez-vous encore au monde ? » Il la regarde et s'arrête. Durant son discours, le visage de la princesse, tantôt pâle et abattu, tantôt animé et brûlant, avait exprimé les diverses émotions de son ame : la honte et la fierté, le repentir et l'amour, s'y étaient peints également. Quand l'archevêque eut cessé de parler, elle pencha sa tête dans ses deux mains, et après quelques minutes de recueillement elle dit : « Mon père, vous savez dans quelle paix profonde j'ai passé seize an-

nées de ma vie ; la dix-septième est à peine écoulee, que toutes les agitations et les anxiétés que le cœur peut connaître ont déchiré le mien : c'est au sein de ce trouble que vous m'ordonnez de revenir à mes premiers vœux ; ô mon père ! ma bouche peut bien les prononcer ; mais lisez au fond de mon ame, et voyez s'il dépend de moi d'y apporter les mêmes dispositions.—Non, ma fille, elles doivent avoir changé ; ce n'est plus une paix de douceur et d'ignorance que vous êtes appelée à goûter, mais une paix de pénitence et de repentir. — Hélas ! interrompit-elle, j'ai tant souffert dans le monde, qu'il n'est à mes yeux qu'un objet d'effroi ; et ce n'est pas du jour où mes vœux m'en sépareront sans retour, que j'aurai commencé à mourir. Mais, mon père, daignez m'entendre, vous verrez quelle promesse me retient encore ; si votre voix m'en affranchit, tout est fini entre le monde et moi : il m'échappe, il disparaît à mes regards ; il me laisse ici ensevelie dans le cercueil, traînant mon cœur, mes souvenirs et ma vie sur la poussière des tombeaux ; il me laisse ici, oubliée de toutes les

créatures ; car lorsqu'on a disparu à leurs yeux, on est bientôt effacé de leur esprit. »

Alors Mathilde commença son récit du jour où Guillaume était parti pour Césarée ; elle lui dit par quelle suite de circonstances difficiles, d'événements inattendus, par quel enchaînement de promesses, enfin, elle était arrivée à la situation où elle se trouvait maintenant. Quand elle eut fini, l'archevêque, qui l'avait écoutée avec une profonde attention, et souvent avec attendrissement, lui répondit : « Ma fille, si ce livre sacré, qui a été apporté sur la terre par Dieu même, avait toujours été votre guide et votre lumière, bien des fautes vous eussent été épargnées ; car quel est le péché contre lequel l'évangile s'élève le plus ? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette ; c'est l'orgueil qui, dans la vue d'opérer la conversion de l'infidèle, vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui ; c'est l'orgueil qui, vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier

rendez-vous dans le tombeau de Montmorency. Ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne : contente d'exécuter ce que Dieu lui ordonne, elle ne cherche point à aller au-delà, et résiste au désir de faire le bien, plutôt que de l'obtenir par des voies répréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie ; mais, ne pouvant y parvenir que par le moyen d'un rendez-vous condamnable, il fallait vous reposer sur Dieu du soin de ma délivrance, et, ferme dans la route qu'il vous a tracée, laisser agir sa providence sans vous croire appelée à m'en tenir lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage pour vous adresser un pareil reproche, car je suis plus touché que je ne puis le dire, en voyant que vous avez fait pour moi ce que le seul amour n'aurait pas obtenu de vous ; mais plus je vous dois de reconnaissance, plus je dois m'acquitter en me montrant ferme et rigoureux envers vos erreurs : pour me sauver de la mort, vous avez risqué de tomber dans le péché ; c'était là une de ces fautes que l'orgueil érige en vertus, et que repousse le véritable esprit de

Dieu : car il nous apprend que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle n'est que le commencement de la vie ; mais que le péché est un mal terrible, car il est le commencement de la mort.

« Maintenant Malek-Adhel vous a fait promettre de ne pas prendre le voile sans son aveu ; durant un instant, Malek-Adhel a pu disposer de votre sort, il a pu vous entraîner avec lui, devenir le maître de votre éternité ; et cependant il a renoncé à toutes ces terres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît... Quelles étranges choses se passe-t-il donc dans le cœur de cet infidèle ? Vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter... Il les acquittera... Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin ; encore quelques jours, et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé sera rempli de la connaissance de l'Éternel, comme le fond

de la mer des eaux qui la couvrent (1)... Ma fille, c'est assez : jetons un voile sur ce qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au joug de cette maison ; car je me trompe fort, ou ce sera là votre dernière demeure. »

Mathilde obéit ; elle se dépouille de ses somptueux vêtements pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel : soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières, et ne sépare son cœur de leurs vœux, que quand elle les entend demander au Seigneur l'entière destruction des infidèles. Dans ce lieu de pénitence, où il semble que l'on apprenne à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène : si elle mortifie son corps, elle compare à ses souffrances celles du désert, et les regrette, quoique plus douloureuses ; si du sein de la paix, de l'union, de l'amour, qui règnent dans le monastère, s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek-Adhel qu'il

(1) Zacharie, ch. 14, v. 9.

est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse; enfin, quand elle se promène dans ce cimetière, où vont s'éteindre toutes les espérances, c'est là que toutes les siennes se raniment, et ce n'est qu'au fond des tombeaux que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui parlent ainsi de Malek-Adhel, la reine seule ne lui en parle plus : soit que Bérengère ait reconnu la force des obstacles qui séparent Mathilde du prince, soit que l'obstination de celui-ci l'ait irritée, ou que, plus docile aux volontés de son époux, elle veuille enfin s'y conformer tout-à-fait, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours, et feignant de ne comprendre ni sa tristesse ni son silence, elle détourne les yeux chaque fois que ceux de Mathilde tentent de l'interroger. Bientôt de nouveaux motifs viennent appuyer la fermeté de Bérengère, et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur : on apprend que les chrétiens ont mis le siège devant Césarée, qu'ils se préparent à livrer l'assaut;

mais que la ville, défendue par Malek-Adhel, résistera sans doute, ou ne se rendra qu'après un carnage terrible. A cette nouvelle, la reine, tout à son amour, oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek-Adhel qu'un ennemi formidable qui menace les jours de son époux; l'archevêque ne cesse de répéter que si les croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur ravit pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'effraient, les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une plus ardente ferveur; et Mathilde, l'infortunée Mathilde, toujours baignée de larmes, sans savoir pour qui elle pleure, toujours prosternée au pied des autels, sans savoir pour qui elle prie, incertaine de ce qu'elle doit demander, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

 CHAPITRE XLVII.

FORTE de ses larges et profonds fossés, de ses hautes murailles, de sa vaste citadelle, de sa nombreuse garnison, et surtout du héros qui la défendait, Césarée voyait sans inquiétude l'armée entière des croisés se préparer à l'assiéger : dès les premiers jours, Richard et Lusignan, animés tous deux d'une ardeur qui allait presque jusqu'à la furie, firent environner la place d'un rivage à l'autre. Leurs mineurs sautèrent dans les fossés pour saper le mur, tandis que leurs archers lançaient des flèches contre les assiégés, qui, faisant jouer leurs machines du haut des murailles, écrasaient les mineurs et accablaient les ennemis de pierres et de traits. Encouragés par la présence de Malek-Adhel, et croyant tout possible à leur vaillance sous un tel capitaine, ils demandaient à faire des sorties, afin de terminer plus tôt

cette guerre désastreuse. Malek-Adhel s'y refusait obstinément : fidèle à son frère, il était résolu à défendre Césarée; mais, en remplissant ce devoir, l'amant de Mathilde désirait épargner le sang chrétien, et sauver les sujets de Saladin sans attaquer ceux de Richard.

Cette disposition donnait à sa conduite une sorte de timidité qui enhardissait la valeur des assiégeants : chaque jour les assauts devenaient plus terribles. Lusignan, exposé à tous les coups, présent à tous les dangers, pressait, sollicitait ses troupes, appliquait lui-même les échelles et montait le premier à l'escalade. De concert avec Richard, il avait fait miner une partie des murailles du côté de l'Orient : l'intrépide Lusignan s'avance à la tête de tous ses soldats, et, en dépit des traits qui pleuvent sur lui, de sa propre main met le feu aux étançons : aussitôt le mur s'écroule à grand bruit dans le fossé. Mais les Sarrasins ont prévu cet accident : ils ont placé derrière cette grande ouverture une énorme quantité de bois qu'ils allument à l'instant. Les chrétiens, montés à la brèche, trouvent une barrière de feu : éton-

nés, ils s'arrêtent : cependant, entraînés par Lusignan, ils allaient la franchir et revenir à la charge, lorsque Malek-Adhel se présente tout-à-coup devant eux. Son aspect formidable, ses regards étincelants, sa voix terrible, les effraient bien plus que les flammes qu'on leur opposait ; en vain Richard les rallie, en vain Lusignan, resté seul sur la brèche, les rappelle par son exemple : la vue de Malek-Adhel armé de son glaive, et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur : ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge ; et le roi de Jérusalem, abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant, loin de perdre courage, il ranime celui de ses troupes ; il les fait rougir de leur frayeur : il en reçoit la promesse de ne plus reculer. Alors, avec un zèle infatigable, il passe les nuits à faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer. Il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fournit point le terrain de Césarée, et en

fait remplir les fossés ; enfin, il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute. Il trouve dans Richard un zèle compagnon d'armes ; et, unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix qu'après avoir préparé tous les instruments meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain, au bruit des timbales, des trompettes, des cris des soldats et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard et le duc de Bourgogne réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours : ils en font saper les supports, et, du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur, et l'ébranlent avec de longs béliers ; enfin, cédat à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès, et sûrs de la victoire, les chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville ; mais une seconde fois la flamme les arrête : une immense quantité de

paille et de foin embrasée sert de rempart aux infidèles, et aveugle les chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups, et ne reculent point; ils se flattent que, quand ces matières combustibles seront épuisées, ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils découvrent, de l'autre côté, qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées, non moins meurtrier que le feu, et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer; les Musulmans, immobiles, les repoussent sans les attaquer; Richard lui-même, à la vue de ce nouveau rempart, si habilement construit qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment, et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard se sent ému, et s'arrête étonné.

« Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courons à une mort certaine; mais crois-tu que nous puissions le renverser, et ouvrir ainsi un passage aux chrétiens qui nous suivent?—Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle; mais le moment est venu où

je méprise les conseils de la prudence, et où je ne veux plus que la victoire ou la mort: recule-toi, mon frère, car, si je succombe, tu pourras venir, du moins, sur mon corps expirant, mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival.—Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole: viens, mon frère, périssons ensemble.—Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point; derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse. »

Il dit, s'élance: les chrétiens le suivent; mais tout-à-coup ce mur, d'immobile qu'il était, et sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse; les chrétiens, à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menacent et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres, et tombent pêle-mêle dans les fossés. La déroute est générale: en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les suyards; le duc de Bourgogne, aidé de ses Fran-

çais, résiste encore, et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brèche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé, et, là, s'arrête immobile; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie; il la dévore du regard; il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp; et, emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur-de-Lion, armé de son épée, il va recommencer le combat. Les Musulmans le reconnaissent, moins à ses armes qu'à sa valeur; ils quittent alors leur attitude menaçante, et courent vers lui pour le charger de chaînes, en s'écriant : C'est le roi ! c'est le roi ! « C'est le roi ? interrompt une voix bien connue de Richard; le roi seul, et à pied ? qu'on lui amène un cheval (1). » A cet ordre, les Sarrasins obéissent; ils présentent à Richard un coursier superbe, et se retirent dans la ville, où déjà Malek-Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées : et Richard, honteux de sa défaite, et chargé d'un nouveau

(1) Trait historique.

bienfait, s'achemine lentement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse, les troupes sont découragées, un noir chagrin dévore l'ame de Lusignan. Debout, au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte d'armes déchirée et couverte de sang, il médite en silence de vastes projets, et, ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir; il renferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse; même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploierait pas; et dans son ame comme dans celle des chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main, et lui dit : « Mon frère, il serait inutile de tenter un nouvel assaut; si une victoire ne vient ranimer nos

troupes, nous pourrions mourir sans combat devant les murs de Césarée. Crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs; voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek-Adhel; tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même, à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon: si tu as besoin de mon bras, j'irai te joindre; sinon, je resterai ici dans l'espérance que Malek-Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre, et le vaincre peut-être. » En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les âmes haineuses. Richard approuve son projet; il le communique aux principaux chefs, tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée: une moitié le suit; il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que, pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres, le soient à ceux de son ami. Personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il

reçoit; et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek-Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend: divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs; ce mystère l'étonne: peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et, par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire: mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des chrétiens lui fait horreur; ce sont les frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les croisés, renfermés dans leur camp, ont cessé leurs attaques, et Malek-Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée; il répare les brèches et redonne une soli-

dité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les Musulmans descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondements des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention; ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek-Adhel. A la vue de ce prince, il se trouble, il pâlit, et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek-Adhel étonné lui dit: « Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châti-ment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence? — Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entrecoupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie. — Ta perfidie! quelle est-elle? Explique-toi: un aveu sincère peut tout réparer. — Hélas! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être, au moment où je parle,

tout est-il perdu pour vous. — Que veux-tu dire? s'écria vivement le prince. Qu'ai-je perdu, et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi? — Je ne puis le dire qu'à vous, » répondit le soldat tremblant et confus. Malek-Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent. Les voilà seuls, l'étranger tombe aux genoux du prince. « Ah! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde: à cette heure-ci elle vous accuse sans doute de n'avoir pas prévenu son malheur.... — Chrétien, interrompt ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? Parle, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir.... — Ne me parle ni de ton repentir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince; ne me parle que de Mathilde; que la frayeur ne t'arrête plus: quoi que tu aies fait, ta grace t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire, et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard! J'ignore si votre pénétration, à qui rien

n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan. »

Malek-Adhel, dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp; mais je n'en sais pas le motif, hâte-toi de me l'expliquer. » L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon, dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains. Mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer par cette auguste union le courage de nos troupes déseulées, et nous venger de Malek-Adhel. » Il dit, chacun le croit. Suivi de peu de soldats, il

quitte le camp, prend la route du Carmel; nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis long-temps au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur, et je suis Lusignan..... Seigneur, que vous dirai-je? tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles faussetés, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard; et, en s'appuyant de son autorité auprès des chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu ce roi sacrilège violer la sainte retraite, abattre les grilles sacrées; j'ai vu la princesse d'Angleterre, pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui; mais sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église; les flambeaux d'hymen se sont allumés; il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant, au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît; elle accourt vers moi, me remet un papier, et me dit : « Si demain ce billet est entre les mains du

prince Adhel, il n'y a point de place si brillante où il ne t'élève.» Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entraît à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit, et elle s'enfuit précipitamment. Mais Lusignan a tout vu; il s'approche et me dit : « Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi. » Seigneur, vous l'avouerez-vous? continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux, il m'éblouit; je cédai, je donnai le papier. Mais depuis ce moment, déchiré de remords, il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer. Je partis la nuit même en secret; le repentir m'entraîna vers Césarée : j'espérais être pris, être traîné devant vous; ne pouvant remettre le billet de la princesse, vous dire du moins son malheur.... — Et, dis-moi, dis, interrompit le prince d'une voix tremblante de la plus vive émotion, quel est le jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible

forfait? — Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan; mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain.... — Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince; j'y serais aujourd'hui, s'il n'était pas indispensable au succès de mes desseins de ne sortir de Césarée qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des chrétiens. » A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek-Adhel fait appeler Mohamed et Kaled, ses deux plus fidèles serviteurs; il dit au premier : « Écoute, Mohamed, des intérêts pressants m'appellent hors de Césarée; pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place; sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain : Richard et Lusignan ont quitté le camp des chrétiens, et sans eux les chrétiens n'oseront pas combattre. Toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis-moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous

ne reculerons pas ; hâtons-nous , ami , un moment peut tout perdre. »

Mohamed et Kaled , persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrète des chrétiens , se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre : tous deux , jusqu'ici , savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros. Ils se flattent enfin qu'il a vaincu l'amour ; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi , ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux ; et , remplis de cette espérance , tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

EN sortant de Césarée , Malek-Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel , et le désir de n'être point retardé dans sa route lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie. Au point du jour , il arriva au faite de la colline , d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect , il n'est plus maître de lui-même : mille craintes , mille douleurs saisissent son ame ; il presse les flancs de son coursier , dont la vitesse déferait les vents ; ses soldats ont peine à le suivre. Kaled , l'inquiet Kaled , en lui voyant prendre , d'un tel mouvement , le chemin du Carmel , commence à concevoir les plus sinistres alarmes ; il continue à suivre son maître , mais il ne doute presque

plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek-Adhel retient tout-à-coup son cheval, et dit à Kaled : « Sais-tu que Lusignan est ici ? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher ? lui répond son ami d'un ton sévère. — Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince ; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour ; viens, suis-moi, que rien ne nous arrête. — Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles ; mais si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah ! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie ! » Malek-Adhel ne l'écoute pas, il s'élançait avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître : tout y est en silence, la grande porte est fermée ; le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats ; le cimenterre nu à la main, il entre dans la sainte

maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond ; les longs corridors sont déserts : il prête l'oreille, il écoute ; des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent ; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtiments gothiques, l'église, avec son haut clocher et ses vitraux colorés, frappe ses regards ; il monte les degrés du temple, à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrents d'encens obscurcissent la lumière ; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits, et près de lui la vierge qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Étranger au culte des chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen ; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan, il ne doute pas qu'il ne soit là, et se montrant tout-à-coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église : « A moi, Lusignan ! viens me la disputer si tu l'oses ! » Et

renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect, les sacrés concerts sont interrompus; des cris de terreur leur succèdent : comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre; elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant, avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix : « O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu ? toi, qui as osé m'offenser, n'oses-tu me combattre ? » Mais Mathilde est entre ses bras sans connaissance; il ne songe plus qu'à la sauver, il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peine à le suivre; au bas du mont Carmel il s'arrête auprès d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui : « Dieu des chrétiens, rends-lui la vie, et la mienne est à toi. » Il achève à peine ces mots, que Mathilde soupire et se ranime. « Où suis-je ?

dit-elle; pourquoi toutes les puissances de mon âme tressaillent-elles ainsi d'allégresse?... Les sacrés parvis vont-ils s'ouvrir ? O Malek-Adhel ! es-tu ici pour y entrer avec moi ? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek-Adhel, enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à genoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore; il ne voit qu'elle; il a oublié toute autre pensée : c'est un de ces moments d'extase où on devine le ciel... Ah ! si un pareil bonheur pouvait être durable; s'il l'était, on ne voudrait plus quitter la terre; mais quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait également au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, ni de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vint interrompre les ravissements célestes où le héros était plongé. « O prince téméraire ! lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale,

où les ennemis, les pièges et la mort t'environnent ? » Ces mots rappellent Malek-Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il frémit : il se lève, son bonheur a disparu; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur, et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son ame frissonne, et, pour la première fois, s'ouvre à la frayeur de la mort; maintenant, atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi; quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques, surtout il croit voir un chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin, jusque dans le sifflement des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est frappée du

son des instruments de guerre et des cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde; mais elle, revenue peu à peu de son effroi, l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix. « Et toi, lui répond-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les chrétiens le respecteraient? Pourquoi Lusignan y a-t-il osé entrer? Pourquoi t'a-t-il forcée à paraître devant lui? Un jour plus tard n'étais-tu pas son épouse? — Malek-Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolémaïs je n'ai pas revu Lusignan; et, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre, et me laisse libre de me donner à Dieu. » Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. « Du moins,

s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours, cet étranger n'était qu'un imposteur? — Assurément, répondit Mathilde. — Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité! Mais, que dis-je? ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piège le plus grossier : du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus vu que toi; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour... O ma bien-aimée! ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité : les chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit; ils nous attendent sans doute dans ces bois, et je ne puis

te ramener à Césarée en sûreté; mais comment aller ailleurs? comment endurer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'avais juré de défendre? Elle tombera, et seul j'en serai cause! O Saladin! que diras-tu de ton frère? O Mathilde! retire-moi ton amour; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie! » Il s'arrête alors; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les chrétiens. Il appelle Kaled; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête, il est consterné; il sent comme le prince toute l'impossibilité de retourner à Césarée; il est certain, comme lui, que l'armée des croisés les attend à quelque distance; et s'avancer de son côté, c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître? que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion? Cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des chrétiens. Au milieu de ces

perplexités, tout-à-coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. « Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa : depuis que les chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée : mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier, tandis qu'occupé de ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait confié celui de Césarée. — Faut-il faire un long détour pour l'atteindre ? s'écria le prince. » Kaled répondit que le jour suivant suffirait à peine. « Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek-Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste. »

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient et se détournent vers le sud ; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers

l'intérieur du pays, se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes ; et Malek-Adhel, en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques aliments dans les cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose ; il la fait asseoir sur des rameaux de fougère coupés à la hâte ; il se place auprès d'elle et lui dit : « Ma bien-aimée, les maux que les chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes ; et quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi ! Mathilde, reprend impatientement le prince, soupirez-tu après ta retraite ? regrettes-tu d'être avec moi ? Quoi ! lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur ? » Mathilde se retourne

vers lui, avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah ! répond-elle , ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon lâche cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas ? Toute la nuit , tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt , je songeais à retourner dans mon cloître ; mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi ; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir ; et rencontrant partout un obstacle , partout je trouvais un plaisir..... O chrétienne sans force et sans foi , ton cœur , gonflé d'amour , n'a de goût que pour les biens périssables , et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu. » Elle dit , et cache dans ses mains sa honte , son amour et ses larmes. Malek-Adhel s'écrie avec transport : « O délices de ma vie ! je ne redoute plus rien ; me voilà heureux , nous sommes ensemble , et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais. — Ne parle point de bonheur , reprit la vierge éperdue , n'en parle jamais ; le bonheur n'est

pas fait pour nous : téméraire , tu as violé le temple du Seigneur ; je me vois avec joie près de toi , et nous connaîtrions le bonheur !.. Non , l'ame souillée de pareilles fautes ne peut pas être heureuse ; car , plus elle s'attache à cette fausse félicité qu'elle chérit , plus elle s'enfonce dans sa misère.... Mon Dieu , je crois voir votre foudre suspendue sur nos têtes ; elle va éclater : ah ! ne prenez qu'une victime ; que tout mon sang versé rachète celui de Malek-Adhel ; épargnez-le , épargnez-le. » En parlant ainsi , le remords frémissait dans l'ame de la timide beauté , et elle étendait ses deux bras vers le prince comme pour le préserver de la colère divine. Mais Kaled est revenu ; il les interrompt , leur présente quelques aliments , et leur dit : « Hâtons-nous , car il faut atteindre l'ouverture du souterrain avant la nuit , afin que je puisse la distinguer et la reconnaître. » Malek-Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami ; et résolu de ne plus se livrer au plaisir d'entendre Mathilde jusqu'au moment où il la verra en sûreté dans son palais de Césarée , il la remet aux soins de Kaled , et la suivant de loin , il

presse de toute sa puissance la rapidité de leur marche. Durant le jour ils traversent les vastes plaines qui séparent Rama de Césarée, et arrivent avant la nuit aux rochers que Kaled désigne comme l'entrée de la caverne. Là, Malek-Adhel s'arrête un moment indécis : de ce lieu il aperçoit, au couchant, Jaffa, où commande Metchoub, et un peu plus près, vers le nord, sa chère Césarée. Il est décidé à s'y rendre ; mais il se demande si Mathilde ne serait pas plus en sûreté à Jaffa : une ville assiégée, en proie à toutes les horreurs de la guerre, est-elle un asile assez sûr, assez tranquille, pour y conduire celle qu'il aime ? Mais n'est-il pas certain de la défendre ? en combattant pour Mathilde, ne devient-il pas invincible ? et en la sachant derrière lui, pourra-t-il être renversé ? D'ailleurs, Metchoub commande à Jaffa, et Metchoub est l'ennemi de Mathilde. Cette pensée le décide. « Non, non, s'écrie-t-il, je ne quitterai point ; déjà assez de maux nous accablent, n'y joignons pas celui d'une séparation inutile. » Il dit, et prend la main de sa bien-aimée ; ils s'avancent ensemble vers une ouver-

ture spacieuse, mais sombre, profonde, et dont la route semble se précipiter vers les entrailles de la terre ; Kaled marche en avant avec ses soldats, tenant entre leurs mains des torches de paille allumées ; le prince soutient les pas tremblants de Mathilde ; ils s'enfoncent dans toutes les horreurs de ces éternelles ténèbres : quelquefois la voûte de la grotte se rabaisse à un tel point, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur la terre humide et se glisser entre les rochers ; plus loin, on rencontre des pointes aiguës ; on gravit avec effort quelques escarpements glacés, et de l'œil on mesure près de soi de noirs précipices où des pierres détachées tombent, roulent sans fin dans des profondeurs sans bornes ; par moments, quand la lumière de la paille jette un éclat plus vif et permet de distinguer l'intérieur de ces immenses cavernes, on les aperçoit hérissées de cristaux transparents, et tapissées d'une prodigieuse quantité d'oiseaux de nuit, dont les innombrables générations n'ont peut-être jamais vu le jour depuis la naissance du monde. Cette route pénible, effrayante, se prolonge toujours : malgré tous ses

efforts, Malek-Adhel n'en peut sauver la fatigue à Mathilde ; il ne la quitte point ; souvent il essaie de la porter, mais la difficulté du chemin ne le lui permet pas toujours ; son habit de bure la défend mal contre l'âpreté des rocs ; ils froissent sa peau délicate, et, obligée de les embrasser pour appuyer ses pas, leurs aspérités rudes et aiguës déchirent ses mains. En voyant sa souffrance, le prince est prêt à perdre courage ; il le perd un moment, parce qu'un moment Kaled croit s'être égaré dans sa route, et revenant sans cesse sur ses pas par un défilé qui tourne sans cesse, il s'écrie que ce souterrain, autrefois droit et d'un accès commode, s'est changé en un labyrinthe sans fin et sans bout.

A ces mots, Mathilde, épuisée de lassitude, demeure sans force sur le roc où elle se traîne ; et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profonds abîmes dont ils sont entourés : mais bientôt la fermeté de son ame lui suggère une autre pensée ; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent du côté opposé,

et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée : et au bout de peu d'heures un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers ; Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne. Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages ; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux ; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille ; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs (1), et distingue au nord, dans la plaine, le camp des

(1) Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandoient toujours l'investiture de leurs états, sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

chrétiens et les bannières de la croix ; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville : le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie, son maître est sauvé, et l'honneur musulman l'est aussi. « Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince ; en faveur de tes services passés, il a fait grâce à ton imprudence. » Malek-Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde : il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar : au nom de Malek-Adhel elle s'ouvre à l'instant ; des soldats, vêtus de l'habit Sarrasin, entourent le prince ; il croit être au milieu des siens. « Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les chrétiens seront dupes de leur perfidie ; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan ne me l'enlèvera plus. » Il dit, et tout-à-coup les troupes qui l'entourent se jettent sur lui, lui arrachent et son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont chargés de chaînes : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense ; Malek-Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. « Prodige infernal !

où suis-je ? s'écrie-t-il. — Sous la puissance des chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes : Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers. » Malek-Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu : une sueur froide coule sur tous ses membres ; il promène autour de lui des regards menaçants, terribles et désespérés : perdre tout-à-la-fois la liberté, Mathilde et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras de son rival, et il a laissé périr Césarée ! Césarée ! que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords qui brisent son âme font taire jusqu'aux gémissements de l'amour désolé, et la honte de sa faiblesse a abattu la fierté de son cœur ; il baisse sa tête humiliée ; il n'a plus ni force ni courage ; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A l'instant où la princesse avait vu Malek-Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan ; et malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle, une partie de la nuit se passa avant qu'elle revint à la vie : mais quel moment pour elle que celui où elle ouvrit les yeux, et où elle apprit que Malek-Adhel était enfermé dans une étroite prison, et que Lusignan était maître de son sort, maître de Césarée, maître d'elle-même enfin ! A ces affreuses nouvelles, elle enveloppe sa tête dans sa robe pour se cacher à la lumière ; elle a horreur du jour qui se lève sur de telles afflictions ; son cœur se brise sans qu'elle puisse verser aucune larme, elle demeure sans mouvement, perdue dans sa douleur, n'ayant d'au-

tre pensée que celle-ci, qu'elle adresse au Ciel : « O mon Dieu ! est-ce donc sur l'étendue de mes fautes que vous mesurez celle de mon châ-timent ? » Plusieurs femmes inconnues sont autour d'elle : mais elle ne les regarde point et ne leur parle point : tout-à-coup la porte s'ouvre, Lusignan paraît ; il commande qu'on le laisse seul avec Mathilde : il est obéi ; la princesse frémit, mais elle se lève debout, et le regarde avec une fière et imposante dignité ; il baisse les yeux : cette ame orgueilleuse qui, dans l'ivresse du triomphe, n'a pas craint d'insulter un rival enchaîné, tremble maintenant devant le courroux d'une jeune fille, et ne sait où trouver assez de force pour supporter ses reproches et résister à ses prières. Mais elle ne prie point encore ; tout humble qu'elle est, elle ne peut se résoudre à s'humilier jus-que-là : sans changer d'attitude, sans regarder Lusignan, sans faire un pas vers lui, d'une voix sévère elle dit : « C'est donc vous, Lusignan, qui êtes maître de Césarée ? en effet en voyant les mains d'un héros chargées de chaînes, je devais être sûre que ce n'était pas

mon frère qui commandait ici. — Madame, répond-il, les chrétiens me doivent une grande victoire, et la pieuse Mathilde peut-elle ne pas se réjouir de la victoire des chrétiens ? — Je m'en réjouirais, en effet, répliqua-t-elle, si leur honneur ne m'était pas plus cher que leur triomphe, et si vous ne le leur aviez pas fait acheter par une trahison. — Nos ennemis, madame, ne tiendraient pas un autre langage, interrompit Lusignan d'un air offensé. — C'est celui que vous tiendrait Richard s'il était ici, reprit-elle fièrement, car sa grande ame dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui. Eût-il souffert, ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde?... — Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi en ma présence d'un rival dont je tiens la vie entre mes mains. — Sire, répliqua-t-elle d'un air grave et un peu solennel, en rendant à Malek-Adhel la justice qui lui est due, que

puis-je craindre de vous ? Ne vous abaissez-vous pas trop en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible lâcheté ? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être chrétien et chevalier ? — Ah ! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si long-temps contenue. »

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelants de tant d'ardeur, qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais et dans la ville entière ; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée, elle dit : « Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici ; mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir ? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers ? — Non, repartit impétueusement

le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée; car, seul, j'ai conduit le siège, seul j'en ai assuré le succès; et pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin, sans doute, que Richard, en partant, m'eût revêtu de sa suprême puissance. — Ainsi, reprit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek-Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrasins, c'est donc vous seul qui en êtes cause. — Me rendez-vous donc responsable de leur crime, madame? lui demanda vivement Lusignan. — Et qui l'a plus commis que vous, ce crime affreux? répartit la princesse plus vivement encore. N'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu? Et, je le demande, quel est le plus coupable du Musulman qui a porté le coup, ou du chrétien

qui l'a dirigé? » A ces mots, Lusignan demeure interdit; si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus, qu'il est embarrassé d'y répondre: sans doute il y avait des remords au fond de son ame; mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, dis-je, ulcérât son ame au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek-Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette situation qu'avait-il à faire, qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait, pour forcer la princesse à se donner à lui? il ne veut pas même attendre le retour de Richard; il prévoit trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être, en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié; il faut donc

que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le succès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée; son œil est enflammé et sombre, sa voix émue et tremblante. « Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer; je vous jure, par le Dieu vivant, qu'il faut que vous m'apparteniez; il le faut à tout prix; et, avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie. » Ce serment épouvante la princesse; elle fait un mouvement pour fuir, il la retient. « Non, Mathilde, vous ne me quitterez point: assez long-temps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect

inviolable; quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre: puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître; et je vous déclare que, pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance. » A ce mot la princesse, indignée, lui dit: « Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesse: ô Lusignan! j'ai vécu long-temps parmi les infidèles; mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont, en ma présence, le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère. — Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impétueusement Lusignan; plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets; puisque je n'ai jamais possédé votre cœur, et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre? votre personne. Eh bien! je jure que je ne la perdrai pas, Mathilde; je le jure par le Dieu que nous révérons: si dans ce jour

vous n'êtes pas à moi, ce soir mon rival sera sans vie. — Horrible blasphème ! s'écria la vierge avec effroi ; mon Dieu, prêtez-vous votre nom à de pareils serments ? — Décide-toi , Mathilde, continua Lusignan en lui prenant la main avec une grande agitation, veux-tu être mon épouse ? — Jamais, interrompit-elle, la mort même de Malek-Adhel m'effraie moins que cet hymen, et je suis sûre qu'il me bénira de n'avoir pas hésité dans le choix. — Eh bien, répliqua-t-il avec une amère et froide colère, je vais ordonner sa mort avec d'autant plus de joie qu'il mourra dans son aveuglement, et que vous serez séparés pour l'éternité. » A cette terrible pensée, la princesse sentit son sang se glacer ; un nuage épais couvrit ses yeux ; pâle et tremblante, elle demeure sans voix et n'ose faire un pas, comme si elle eût été entourée d'abîmes. La foi ne lui permettait pas de douter que Malek-Adhel, en mourant dans ses erreurs, ne fût condamné à une réprobation certaine : peut-être le trépas du héros qu'elle aimait lui eût paru moins affreux que l'hymen de Lusignan ; mais qu'y avait-il de plus affreux que

son éternel malheur ? Jamais si cruelle angoisse ne déchira son cœur ; elle ne sait que vouloir, elle ne sait que résoudre. Cependant, à la fin elle s'écrie : « Non, les princes croisés ne permettront jamais qu'un crime si noir soit commis ; ils se soulèveront contre cette iniquité ; ils se soulèveront contre toi, Lusignan ; j'en appellerai à mes Anglais, j'en appellerai au grand Albert d'Autriche, au duc de Bourgogne dont la loyauté si connue a mérité la confiance du monarque des Français. — Et ni vos Anglais, ni Albert d'Autriche, ni le duc de Bourgogne, ni Philippe-Auguste lui-même, ne sauveraient Malek-Adhel ; nul ici ne donne des ordres que moi. — Quand tu commanderas un crime, les chrétiens ne t'obéiront pas, et les nobles chefs de l'armée sauront bien empêcher que tu ne souilles leur cause par un forfait. — Peut-être le feraient-ils, Mathilde, reprit-il avec une violence concentrée, peut-être croiraient-ils leur honneur engagé à défendre les jours de leur plus grand ennemi ; mais je puis le faire périr en secret, et me mettre même à l'abri de tout soupçon. » Au ton dont

il prononça ces mots, la princesse crut entendre l'arrêt de Malek-Adhel; alors avec une voix imposante, une contenance majestueuse et un regard céleste, elle dit à Lusignan: « Et quand la justice humaine vous absoudrait, sire, la justice divine ne vous effraie-t-elle pas? et oubliez-vous que si vous ne rendez pas compte de votre crime aux hommes, vous en rendrez compte à Dieu? — Mathilde, je le sais, répliqua Lusignan en se mettant à genoux devant elle; je connais mes torts et la punition qui m'attend; mais les remords et la crainte ne sont rien devant le désir de vous voir à moi, et l'horreur de vous voir à un autre; enfin, dans ce moment, égaré par la dévorante passion qui me consume, je ne puis hésiter entre vous et l'éternité. » Des paroles aussi impies abattirent toutes les espérances de la vierge. Il lui en restait une pourtant, mais faible et confuse, c'était celle de voir Malek-Adhel, et de déterminer sa conversion par la crainte qu'elle ne se donnât à Lusignan. Alors avec une dédaigneuse fierté elle dit à ce roi: « Votre criminelle démence m'inspirerait peut-être encore

plus de pitié que de haine, si je ne me voyais réduite à ce comble de misère d'avoir à choisir entre le salut d'un héros et votre main... Mais, avant de prendre une dernière résolution, il faut que je voie Malek-Adhel. — Vous ne le verrez point, madame, s'écria Lusignan d'un ton impérieux, je connais trop bien la puissance des passions et le cœur de mon rival pour permettre cet entretien; plutôt que de vous voir à moi, il se laisserait éclairer, et consentirait peut-être à recevoir le baptême pour obtenir de vous de le laisser mourir. Non, non, je ne risquerai point que l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité..... Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde, n'écoutant plus que son désespoir, court au-devant de Lusignan, se jette à ses pieds, et s'écrie: « O prince cruel! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de

toi-même : où cours-tu, malheureux ? à ta perte éternelle ; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître : ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante, et l'expression divine de ses regards, ajoutaient une puissance surnaturelle à ses paroles. Lusignan, éperdu, s'arrête et lui dit : « Ah ! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore ; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi. » La princesse baissa les yeux en pleurant ; et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever, elle ajouta : « Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue ; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Écoutez, Lusignan ; j'en conviens, mon estime vous a été ravie ; mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration ; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle recon-

naissance : si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer. O Lusignan ! que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros ; qu'il entende de votre bouche l'ordre de sa liberté ; en vous voyant si grand, si généreux, il vous craindra davantage, sans doute ; mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan, je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande ; mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. » Cette beauté gémissante s'arrête alors ; mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému ; son visage hautain s'attendrit ; cette voix l'étonne, le pénètre ; il regarde Mathilde... Ah ! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux ; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek-Adhel : mais la vierge

ne sait point feindre ; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance, elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet ; il demande pardon à Mathilde ; il rejette sur sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter ; il promet tout ce qu'elle désire ; il promet tout, et elle n'est point rassurée : il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète ; et la grace qu'il accorde l'alarme davantage que les emportements de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek-Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes ; ils sont accourus dans ce palais ; ils demandent à vous voir ; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif : que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux. »

A ces mots, Lusignan tressaillit ; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui

ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer il lui répondit : « Soyez tranquille, madame ; » et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire ? tout son recours était là : les hommes l'abandonnaient, la trompaient sans doute ; mais celui qui n'abandonne point, qui ne trompe point, dont la puissance passe tous les hommes, l'écoutait encore ; et en pleurant dans son sein, l'infortunée ne murmurait pas, car, en conservant son innocence, elle avait conservé les biens qui en sont inséparables : la confiance et la résignation.

CHAPITRE L.

LORSQUE Malek-Adhel avait quitté Césarée, Lusignan en avait été instruit aussitôt; une flèche lancée à un but marqué, par l'imposteur dont les artifices venaient d'éloigner le prince, avait appris au roi de Jérusalem que le succès ayant couronné son espoir, il pouvait tenter de nouvelles entreprises. Alors il assemble l'armée; il lui dit que Malek-Adhel n'est plus dans la ville, et propose de donner l'assaut. A cette nouvelle, toutes les troupes s'ébranlent; on veut profiter de l'absence du héros; on transporte autour des murailles des machines d'une invention aussi nouvelle qu'effrayante: la ville n'a jamais été menacée par tant de forces, et Malek-Adhel ne la défend plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusignan envoie un héraut sous les murs, demander une entrevue à Mohamed: Mohamed l'accepte. Le

roi lui dit: « Mohamed, je suis venu te déclarer moi-même qu'il ne te reste d'autre parti à prendre que de remettre sur-le-champ la ville entre mes mains; sur ton refus, je ferai trancher la tête de ton maître: apprends que Malek-Adhel est dans mes fers; je l'ai surpris cette nuit comme il sortait de ces murs. Je te demande Césarée pour sa rançon, et je ne te donne qu'une heure pour te décider. » Il dit, et se retire. Mohamed, éperdu, fait paraître devant le conseil des émirs l'imposteur qui a trompé le prince; il reçoit de sa bouche la confirmation de ce que Lusignan vient de lui dire; il sait que les chrétiens, instruits de la démarche du prince, l'auront surpris sans doute: il ne doute plus de son malheur, et, pour sauver la vie de son maître, il ouvre les portes de la ville aux ennemis. Les chrétiens, étonnés d'une si facile victoire, en demandent la cause à Lusignan; il feint de l'ignorer, ou bien il l'attribue à la lâcheté des Musulmans. Cependant son premier soin, en entrant dans la ville, est de faire jeter Mohamed au fond d'un noir cachot; il ordonne ensuite que tout

demeure calme et tranquille; que les bannières du croissant restent sur le haut des mosquées, et que les sentinelles des remparts gardent l'habit musulman. Des précautions si étranges, un triomphe si peu acheté, étonnent les chrétiens : le fier duc de Bourgogne, ne pouvant souffrir l'apparence d'une trahison, exige que Lusignan explique sa conduite; celui-ci le refuse avec hauteur. « De quel droit, dit-il, interrogez-vous votre chef? N'avez-vous pas juré de m'obéir? N'est-ce pas moi qui vous commande? De quoi vous plaignez-vous? Ai-je trahi notre cause? Césarée n'est-elle pas à nous, et en a-t-il coûté le sang d'un chrétien? » Ces paroles imposent silence au duc : il sait, en effet, qu'il a promis de regarder Lusignan comme le chef de l'armée; et quand Césarée est à eux, le seul soupçon que cette conquête a été obtenue par une fraude, n'est pas un motif suffisant pour le délier de son serment : mais il déclare qu'il n'entrera dans la ville que quand Lusignan aura rendu compte à l'armée des moyens qui l'en ont rendu maître; et, suivi de ses Français, il se retire dans le camp, et

refuse de quitter ses tentes. Cependant il apprend bientôt que, déçu par de trompeuses apparences, Malek-Adhel, croyant revenir au milieu des siens, est rentré dans la ville, et que Lusignan l'a fait arrêter et charger de honteuses chaînes. Aussitôt le loyal guerrier vole au secours d'un héros; il entre dans Césarée, il parle au duc de Bavière, à Albert d'Autriche, à tous les princes croisés; il leur demande s'ils ne forceront pas Lusignan à s'expliquer sur le sort qu'il destine à Malek-Adhel : tous le veulent comme lui; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe il entre dans la salle où ils sont assemblés. Il leur demande quelle cause les réunit, et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole; il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans défense : « Il fallait, lui dit-il, le combattre, et non pas le surprendre.—Richard, de qui je tiens l'autorité dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour : je n'en rendrai

compte qu'à lui.—Sire, repartit vivement le duc, nous sommes tous chrétiens; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez donc, que voulez-vous faire de Malek-Adhel ? — Et vous, répliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous si je vous laissais l'arbitre de son sort ?—A l'instant sa prison serait ouverte, et sa liberté lui serait rendue.—Ceci peut être le désir d'un chevalier, répliqua froidement Lusignan ; mais ce n'est pas le devoir d'un chef. » Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek-Adhel ne combattit pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'aie la pensée d'attenter à ses jours ! Si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre; mais celui des chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem. » Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes; il rappelle

avec des couleurs si vives tout le mal que Malek-Adhel a fait aux chrétiens, et la terreur que son nom seul leur inspire; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdrait la moitié de ses forces; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les croisés ont toujours remporté la victoire; qu'ils n'ont jamais été vaincus que par lui; et qu'enfin, de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise, que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés, et que son opinion était approuvée, il ajouta d'une voix plus modeste : « Quelle que soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grace de Malek-Adhel; mais

Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée et de la situation où nous nous trouvons ; sa réponse sera notre loi : en l'attendant, Malek-Adhel sera conduit à Ptolémaïs, Césarée est trop près du théâtre de la guerre ; Ptolémaïs, plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie ; je n'en répondrais pas ici. »

L'avis de Lusignan prévalut ; toutes les défiances s'évanouirent ; on trouva même que , disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déférence dans ses réponses au duc de Bourgogne , et on lui en sut gré ; et , comme chacun savait que Malek-Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui , et cette modération dissipa les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même, Malek-Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain, Mathilde apprit ce départ ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan ;

d'horribles pressentiments la troublèrent , et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas ! où est-il ce cœur compatissant dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes ? Où est-il cet homme pieux que Lusignan n'aurait pas osé éloigner d'elle ? Où il est ? il la sauve ; il fait plus encore , il sauve Malek-Adhel.

S'il n'avait point suivi les ravisseurs de Mathilde le jour qu'elle avait été enlevée du monastère, c'est qu'il devait ses premiers soins, ses soins paternels, aux pieuses filles que cet événement venait de jeter dans la confusion et l'effroi : il s'occupa d'abord de les calmer, de prier avec elles ; et quand la paix fut revenue dans leur asile, le bâton à la main, il se mit en marche pour aller au secours de Mathilde. Au bas du Carmel, dans l'épaisseur de la forêt, il trouve des guerriers chrétiens qui marchaient vers Césarée : il les arrête ; il leur demande où ils vont, ce que fait l'armée, et si on sait dans quel lieu Malek-Adhel a emmené la princesse d'Angleterre. « Mon père, lui répond un des soldats, les chrétiens sont maîtres

de Césarée, Lusignan y commande; la princesse d'Angleterre est dans son palais, et nous venons de conduire Malek-Adhel dans les cachots de Ptolémaïs. » Le vénérable Guillaume est ému, ses genoux tremblent, il s'assied sur le tronc d'un vieux pin : les guerriers poursuivent leur route, il reste seul. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, je vous rends grâces, Césarée est aux chrétiens, et la princesse est en sûreté ! Mais Malek-Adhel gémit dans un cachot ! » A cette pensée, le bon archevêque ne peut retenir ses larmes : Malek-Adhel est malheureux ! il oublie ses torts, ses erreurs, son sacrilège ; il ne se souvient que de ses bienfaits : il ne réfléchit pas davantage ; il ne se demande pas ce qu'il doit faire ; mais il reprend son bâton et marche vers Ptolémaïs.

Aux portes de la ville, il apprend qu'une populace aveugle et furieuse veut se porter contre la prison pour ôter la vie à Malek-Adhel; un peu plus loin, il entend dire que cette émeute est excitée par des émissaires secrets de Lusignan ; il tremble qu'on n'ait dit vrai. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, ne permettez pas qu'une

pensée si coupable soit entrée dans l'âme d'un chrétien. » Il se hâte ; il s'avance vers la prison ; des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde ; mais à ces hommes de paix et d'amour, qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geôlier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot. Il y règne une sombre obscurité ; il entend des soupirs étouffés.... Il reconnaît la voix.... Son cœur se serre. « Mon Dieu ! dit-il, est-ce vous qui l'avez conduit là ? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom ? » A ces accents, le prince se relève brusquement : ses chaînes se choquent avec un fracas horrible ; l'archevêque en frémit. Malek-Adhel s'écrie : « Guillaume ! est-ce Guillaume que j'entends ? — O mon fils ! lui répond-il en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur ! interrompit Malek-

Adhel avec un cri déchirant. J'ai perdu l'honneur, mon père; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde! — Mon fils, Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses... — Non, non, interrompit le prince, il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir; j'ai trahi mon frère; j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée; j'ai été surpris par un traître; chargé de chaînes comme un vil esclave, j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force; vous allez sortir d'ici. — Mon père, que prétendez-vous? et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui sera échappé? — Que vous importe? vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le venger, lui rendre Césarée? — Jeune homme, pourquoi me le dire? s'écria vivement l'archevêque: je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père, répliqua le

prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que de vous tromper; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore? — Mon Dieu, s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la vie à Damas, à Jaffa? n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette? n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple? Voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfants? Non, je ne nuis point à votre cause par cet acte de charité; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère: c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek-Adhel, c'est lui qui vous délivre: cette pensée peut-être arrêtera vos coups.» Alors il détache ses chaînes, lui prend la main, et lui dit: « Viens, mon fils, viens; je connais tous les détours de ces tristes demeures; Dieu

a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver. » Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume, pour qu'il puisse s'y égarer; le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve, l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité; mais, avant de les croire, avant même de les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan, et pour soumettre l'orgueil et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez chrétien.

« Mon fils, lui dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trappe hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. » Malek - Adhel secoue la porte immense, et les

verrous et les chaînes tombent en éclats. « Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous? — Mon père, répondit le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi, et laissez-moi partir; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur.... Ne me retenez plus.... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes.... La vie m'est odieuse; je suis à jamais séparé de Mathilde: ah! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. » L'archevêque sent couler ses larmes; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui. « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'Éternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur; puisses-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux: car ton salut s'avance, et sa justice te sera révélée. »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier, et dit au prince : « Cette porte donne sous les remparts de Ptolémaïs, tu vas te trouver hors de la ville; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine, échappe à tes ennemis; mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu: son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas.— Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi? Restez-vous dans cette prison? Est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes? Est-ce que les chrétiens oseraient vous punir de ma fuite?— Non, mon fils, non; ne le craignez pas, répondit Guillaume: un excès de prudence a pu les engager à vous tenir captif pour vous ôter les moyens de combattre; mais aux nobles enfants du Christ la générosité plaît encore plus que la prudence; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous savoir en liberté, pas un qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre.— O mon père! quel peuple que celui-là, s'il était tel que vous le dites!

mais quel Dieu que celui qui a formé une ame comme la vôtre et celle de Mathilde!.... Mathilde, ajouta-t-il en fondant en larmes, mon père, je ne la reverrai plus! » L'archevêque répondit d'un ton sévère : « Téméraire, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu; vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'Éternel : voyez comme il s'est joué de votre audace.... Mathilde va revenir à lui, mon fils; elle est son bien; il n'y faut plus penser. — Bientôt je n'y penserai plus, mon père, ajouta-t-il; bientôt elle pourra quitter le monde, Malek-Adhel n'y sera plus pour la pleurer.... Dites-lui que je lui rends ses promesses, que moi-même je la prie de se donner au ciel; elle entendra cette prière, elle saura que c'est mon dernier adieu.... » Alors, surmontant toutes les émotions que cette pensée lui causait, il se leva, serra la main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit : « Adieu, mon père; si je meurs sans vous revoir, promettez-moi de venir pleurer sur ma cendre et de prier votre Dieu pour moi. » Et sans attendre sa réponse, il franchit le seuil

de la porte et s'enfonça dans les bois. Guillaume reste encore quelques instants à sa place; il suit de l'œil celui que ses espérances comptent déjà au nombre de ses enfants, et lui adresse ces paroles d'Isaïe : « O Éternel ! sers d'ombre au milieu du jour, cache ceux que le fer poursuit, et ne décèle point ceux qui sont errants. » Ayant dit cela, il se lève, pousse l'énorme porte, et revient tranquillement sur ses pas. En rentrant dans le cachot il s'assied à la place de Malek-Adhel, soulève avec effroi les chaînes dont on l'avait chargé, demande à Dieu de pardonner ceux qui accablent leurs ennemis, et attend en silence le sort qui lui est réservé.

Tout-à-coup des cris tumultueux frappent son oreille; la porte s'ouvre avec un grand fracas; il voit une populace armée de flambeaux et d'épées, et le geôlier qui accourt en avant, et s'écrie : « Ils ont rompu mes verrous, méprisé mes paroles; ils demandent le sang du Sarrasin. » La foule se précipite; le sombre cachot est éclairé; on cherche le héros; il n'y est plus, il a disparu; l'homme de

Dieu est seul à sa place, tranquille, serein comme l'ange des infortunés. Saisis de surprise et de respect, les furieux s'arrêtent. « Que voulez-vous? que demandez-vous? leur dit Guillaume. — Le Sarrasin, s'écrie-t-on de toutes parts, celui qui a massacré nos femmes, nos frères, nos enfants, qui nous a chassés de Jérusalem. — Eh bien, il n'est plus ici, répondit l'archevêque : j'ai pris son péché sur ma tête, et je me suis chargé de son iniquité. Voyez donc s'il vous faut du sang pour cela, vous pouvez prendre le mien. » A ces mots l'émotion succède à la colère; les mains de ce peuple emporté commencent à trembler; les épées tombent aux pieds de l'auguste vieillard : cependant une voix s'élève encore, et s'écrie : « Qui l'a délivré? qui a rompu sa chaîne? — Qui? repart Guillaume avec enthousiasme : *Celui qui m'a envoyé pour guérir la plaie de l'infortune, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison* (1). » Il dit, et la foule croit que Dieu vient de

(1) Isaïe, ch. 61, v. 1.

parler par sa bouche; nul ne connaît la secrète issue par où le prince est sorti, le géolier lui-même l'ignore: il faut donc que l'Éternel ait prêté sa force à un bras mortel, et que, dans tout ceci, l'archevêque ait été conduit par lui. Pourquoi donc en douteraient-ils? Et quand le saint est devant leurs yeux, comment s'étonneraient-ils du miracle?

De tous ces cœurs furieux Guillaume fait bientôt des cœurs repentants. Après avoir apaisé leur rage, il les en fait rougir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison; il ne le permet pas; il ordonne le silence: il ne veut point qu'on sache à quels excès des chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir; et s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait, c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

DANS ces jours de trouble et d'agitation, on eût dit que, pour effacer le crime d'un chrétien, tous les autres avaient redoublé de générosité: tandis que Guillaume délivre Malek-Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan, du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci: «
 « bruits injurieux se répandent sur ton compte;
 « je n'en veux croire aucun: mon frère peut
 « être accusé, mais il ne peut être coupable;
 « cependant, comment a-t-il souffert qu'on
 « donnât des chaînes au héros qui deux fois
 « m'a sauvé la vie? Lusignan commande, et
 « Malek-Adhel n'est pas libre! Mon frère, je
 « veux le croire, pour suivre ton devoir tu
 « n'auras pas attendu ma réponse, et, au mo-
 « ment où je parle, Malek-Adhel marche

« vers son frère, et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en silence, Malek-Adhel rencontre des guerriers; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu des chrétiens : oui, ce sont des chrétiens; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne, et ne craint plus aucune trahison. « Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc; depuis qu'on t'a éloigné de Césarée, mille craintes agitaient mon cœur : je voulais te suivre; mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureusement, jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir; mais hier la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part, et m'a dit : « Gardons-nous de soupçonner Lusignan; mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi, et nul chevalier ne veille sur ses jours. » Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan; car tout chevalier doit ses premiers serments

à la beauté, et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolémaïs; tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition; mais le nom de Guillaume, mêlé à toute cette histoire, m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite; j'ai supposé que tu marchais vers ton frère : c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval; voici des armes; va, noble guerrier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon. — Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement; mais puisque, tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque et daigne recevoir le mien; en le voyant sur ta tête, je reconnaitrai celui qui le porte, et, au milieu des combats, de leur tumulte et de leur carnage, je pourrai

respecter mon bienfaiteur. » Il dit; les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis, et se séparent pour toujours.

Malek-Adhel arrive sous les murs d'Ascalon, il entre dans la ville; la consternation y règne, la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses: ce peuple, si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère; en l'apercevant, Saladin s'écrie: «O Malek-Adhel! quand je te confiai Césarée, ce n'était pas ainsi que je croyais te revoir. » Le héros debout, les yeux baissés, et dans l'attitude la plus humble, lui répondit: «Saladin, je suis coupable, j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère: j'ai tout trahi, mon devoir, mes serments; Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan!... » Il s'arrêta comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. «Raconte-moi, lui

dit-il, par quel étrange prodige tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place. » Malek-Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes: loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit: «Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence, m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient peint moins coupable. Mohamed et Kaled, que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse. — Mohamed et Kaled sont ici? s'écria le prince, et les nuages de son front s'éclaircissent un moment: ils vivent? ils sont libres? Ah! que béni soit l'ange qui les a délivrés! il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux Musulmans; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement que, hors le seul Lusignan, tous les chrétiens se sont montrés très-humains et généreux; chacun des princes croisés a voulu délivrer son captif; et,

quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devons notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek-Adhel baisse les yeux; pour expier ses torts, il voudrait défendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom-là; Saladin le regarde, et lui dit : « Eh bien ! que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie ? » Malek-Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée, Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes; tu entendas leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent; il monte sur son trône; les émirs, les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek-Adhel refuse de s'asseoir, il veut rester debout, et sur son front humilié il y a encore quelque chose de si fier, qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit: il dit les deux assauts des chrétiens et les deux victoires du prince; il raconte les artifices de

l'imposteur envoyé par Lusignan, et le départ de Malek-Adhel. « Oh ! quelle fut ma surprise et ma douleur, quand, le lendemain de ce départ fatal, je vis Césarée menacée de toutes parts ! Les habitants appelaient Malek-Adhel, et sous l'ombre de ce grand nom se sentaient invincibles; mais en apprenant qu'il n'y était plus, leur courage s'abattit à l'instant, le désespoir les saisit, et la désolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes et couraient dans les mosquées implorer Mahomet; les femmes, les cheveux épars et pressant leurs enfants contre leur sein, faisaient éclater de violents sanglots : partout on entendait retentir des cris, des gémissements; partout les tristes Musulmans répétaient, en se frappant la poitrine : « Nous pouvons mourir à présent, car il nous a abandonnés, et nous sommes perdus, perdus à jamais. »

La fermeté de Malek-Adhel ne résiste point à la vue des maux qu'il a causés, des pleurs qu'il a fait répandre; il cache sa tête entre ses deux mains, et du fond de sa poitrine s'é-

chappent des cris étouffés qui disent les déchirements de son ame. Mohamed voit sa douleur, et veut s'arrêter, il l'en empêche. « Continue, lui dit-il, c'est à la vérité à me punir : peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits, afin qu'ils soient ineffaçables, et que le souvenir en reste toujours aussi présent, aussi vif dans mon cœur. » Mohamed obéit, il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent, comme moi, que du moment que les chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piège, ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver. Les émirs demeurèrent en silence; ils étaient irrités contre le prince, et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à

son amour. Eh quoi! m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur; ils consentirent à capituler; et quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville, à condition que vous seriez libre, ainsi que tous les habitants de Césarée. Il promit, le traître! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas! sous les chaînes où je gémissais, j'appris encore de nouveaux malheurs; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats en vous attaquant à force ouverte : je sus que, pour vous tromper, il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait; que, sur nos murs, il avait laissé flotter les drapeaux, et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats... Toutes ses ruses furent couronnées, vous vintes vous livrer vous-même... Je ne sais, cependant, s'il a rempli une partie de ses promesses, et si c'est à lui que vous devez la liberté. » Saladin

se leva alors ; il se fit un grand silence. « A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe ; les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées : parle maintenant, Malek-Adhel, et, dis-moi, quel est ton dessein ? — Écoute, répondit son frère, depuis cette fatale nuit où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort, si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir. — Ainsi, reprend le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé, et conduire encore mes armées à la victoire ? — Saladin, répliqua le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence ; tes intérêts me sont si chers, que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même ; et, dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés ; laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats : heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souf-

frir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée, et dont l'honneur est encore sans reproche. — Émirs, soldats, peuple, vous tous ici présents, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux auditeurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek-Adhel et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié et de n'écouter que la justice. » A ces mots, l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages des pleurs d'attendrissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots : « Vive Malek-Adhel, le glorieux frère de notre sultan ! aussi longtemps que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours ! »

Malek-Adhel ne peut contenir son émotion ; il se précipite dans les bras de son frère. « Ah ! lui dit-il, je sens qu'il est doux d'être aimé ainsi, et je le sens quand de si touchants témoignages d'amour me séparent à jamais de ce

qui fut l'objet de mes plus chères espérances. » Il s'arrête; du fond de son ame il adresse à Mathilde un éternel adieu : alors, relevant son front superbe, et sur lequel le feu de la gloire venait de recommencer à briller, il s'écrie : « Mon frère, et vous, amis si généreux, c'est au moment où je viens de vous trahir que vous vous livrez encore à moi..... J'accepte votre confiance, car maintenant j'en suis digne; le sacrifice que je viens de vous faire dans mon cœur m'en répond. »

Les deux frères se retirent; ils concertent ensemble le plan d'une bataille; ils sont sûrs que, dans l'ivresse de leur triomphe, les chrétiens ne la refuseront pas; elle sera terrible, elle sera décisive : encore quelques jours, et les destinées des combats auront appris au monde lequel des deux empires a succombé, et si c'est sous l'étendard du prophète ou sous les bannières de la croix que l'Orient soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

AU-DEVANT de Guillaume court l'agile renommée; elle arrive avant lui à Césarée; elle y dit la délivrance de Malek-Adhel, et non la main à qui il la doit : ce secret demeure encore enseveli dans le sein de la charité. Au premier mot de cette nouvelle, Lusignan a pénétré tout le mystère, il devine quel est cet homme qui a bravé ses ordres, cet homme qui, revêtu d'une puissance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la sienne; mais il sait bien que ce même homme, ne faisant rien que pour le ciel, dédaigne de recevoir sur la terre le fruit de ses œuvres, et le verra recueillir par un autre sans daigner revendiquer ses droits. L'audacieux Lusignan ose s'attribuer les mérites de Guillaume : il fait répandre dans l'armée que, comme souverain, sa prudence n'a pas dû lui permettre

de rendre la liberté à Malek-Adhel, mais que, comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris; plusieurs doutent de cette action, mais tous les chrétiens capables de la faire s'efforcent d'y croire: et il y en a beaucoup. Cependant l'archevêque arrive, et apprend ce qu'on publie; il garde le silence, et se rend chez Lusignan: celui-ci, arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui, des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout-à-coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomptable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir: il cherche à prouver que, pour les intérêts de la foi, il faudrait faire taire les torts du moindre chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il

emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek-Adhel doit sa liberté. Sur ce mot l'archevêque l'arrête. « C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là; comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché. — Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien? » Et alors, avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il conçoit: à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur, tous les Sarrasins ne tiendront pas devant lui; il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre, comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à la fin, quand il se tait, d'une voix grave il lui répond: « Ce n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les effluves de votre cœur, en arrêter toutes les fougues,

et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie ? Au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout. Quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien, pour remonter sur votre trône ? L'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerais pas votre honte ; mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches : tout en respectant le sang dont vous sortez et la pourpre où vous êtes assis, je saurais replonger toutes ces grandeurs dans le néant, si vous vous en serviez pour nuire, et montrer l'homme tout entier, si l'homme était encore criminel. »

Lusignan dévore le violent dépit qu'il éprouve : tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le juste qui peut le confondre ; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés ; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue. Bientôt, quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent ; de tous les princes

qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-là : en effet, en apprenant qu'on dit dans Césarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek-Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui ; cependant, quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi ; car, si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon, Richard ne tarde pas à savoir que Malek-Adhel est revenu auprès de son frère, qu'il a repris le commandement des armées, et que les Sarrasins se préparent à demander le combat. Aussitôt, il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces ; il exprime la satisfaction que lui a causée sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrasins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek-Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans

le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie; Mathilde est résignée à tout: elle part; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'armes avec de vifs témoignages d'affection; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek-Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit; Mathilde se tait: elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait; et jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux elle écoute les discours de Richard: c'est en vain qu'il croit la toucher; c'est plus vainement encore qu'il espère l'effrayer: car elle qui a connu tous les malheurs, et renoncé à tous les biens, ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris, par l'archevêque de Tyr, que Malek-Adhel est libre, que son ame est remplie

de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde, et elle n'aspire qu'à le quitter: elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances; il s'irrite: elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Étonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle; mais, pour moi, je ne crains plus rien: mon sort est arrêté; la mort seule peut le changer, et la mort ne me fait pas peur. » Richard est frappé d'une fermeté qui se cache sous tant de douceur; il commence à se sentir vaincu par un ascendant supérieur; et, en regardant la profonde résignation empreinte dans les traits de Mathilde, il est tenté de croire que l'ame qui anime ce beau visage a déjà pris son essor vers un autre monde, et que cette tendre vierge ne refuse d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les désirs qu'il éprouve; il connaît mal les vertus chrétiennes

qui distinguent si éminemment la princesse, et il craindrait, en la sollicitant avec trop de chaleur, de lui faire dire ce qu'il a tant d'intérêt à cacher. Mais, en se taisant ainsi, il touche tous ceux qui ne sont pas dans le secret de son silence; on plaint son amour, on loue son respect, on s'étonne que Mathilde demeure insensible à de si nobles procédés. Elle entend ces reproches; ils ne l'étonnent ni ne l'affligent: contente de l'approbation de l'archevêque, qui a sondé toutes ses pensées, elle ne s'offense point du blâme que l'on jette elle, et s'en inquiète encore moins; car le monde n'est déjà plus à ses yeux, et toutes ses censures et ses éloges, périssables comme lui, ne peuvent plus toucher celle qui, dégoûtée de tout ce qui passe, a confié ses espérances et remis sa destinée à cette éternité qui ne passe point.

Depuis deux jours seulement l'armée était réunie, et Richard avait repris le commandement général, lorsqu'on apprit que les Sarrasins faisaient sortir leurs bataillons des portes d'Ascalou. On vit que c'était le signal de la bataille, et chacun se prépara au combat. Tous

les chevaliers revêtent leurs plus fortes armes; Mathilde, de ses mains tremblantes, attache la cuirasse de son frère: c'est peut-être le dernier service qu'elle lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en avoir tant versé pour des craintes peut-être plus cruelles encore.

Le roi de Jérusalem, dans sa tente, seul avec son écuyer, lui confie ses douleurs. Cet écuyer, jadis musulman, entraîné par une basse cupidité plutôt que par une foi véritable, s'est attaché depuis plusieurs années au service de Lusignan; il est prêt à obéir à tout ce que celui-ci lui commandera, fût-ce un crime, et Lusignan en médite un. « Écoute, lui dit-il, dans cette grande journée je n'ai qu'un espoir, dans cette grande bataille je ne vois qu'un objet, c'est de combattre Malek-Adhel: je veux bien qu'il me donne la mort, mais je ne veux pas qu'il me survive. Sois toujours près de moi: si je m'éloigne avec lui, tu nous suivras; si j'obtiens la victoire, tu resteras en paix; si je tombe, si je meurs, je compte sur ta fidélité, et, je te le répète, ne permets pas qu'il me sur-

vive. » L'écuier le promit, et alors Lusignan fut tranquille, et ne craignit plus le hasard d'un combat où il n'avait plus que la mort à craindre. Ce fut un mercredi, 4 octobre, que l'armée entière des croisés sortit du camp d'Ascalon pour aller à la rencontre de Saladin (1); elle s'étendit dans la plaine, depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le roi d'Angleterre, devant lequel on portait le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la gauche vers le fleuve, avec les Anglais et les Hospitaliers; le marquis de Montferrat commandait la droite, ayant sous lui les Vénitiens et les Lombards; Lusignan était au centre, avec le landgrave de Thuringe, les Français et les Pisans; Gérard de Biderford, grand-maître des Templiers, le duc de Gueldre et les Catalans formaient le corps de réserve; et on avait laissé pour la garde du camp Geoffroy de Lusignan, frère du roi, et Jacques d'Avesnes. Les archevêques de Pise, de Cantorbéry, de Ra-

(1) La disposition de cette bataille est tout historique, et les paroles qui la terminent ont été véritablement dites par Richard, dans cette circonstance-là.

vennes, de Besançon, de Nazareth; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Ptolémaïs et de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard, admirant la force de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme: « Quelle puissance humaine pourrait nous résister? O Dieu! soyez neutre, et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part et d'autre avec une égale ardeur; elles sont en présence: en peu d'instants on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore; bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent: chrétiens, Musulmans, tout s'ébranle; le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot; les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrasins des croisés, et que l'aigrette des casques de ceux-ci paraît attachée à celui des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les combattants, obscurcit les airs et monte jusqu'au ciel; et les pai-

sibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire et des gémissements de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les infidèles, il en fait un carnage affreux; rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek-Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche; mais à droite le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin. Cependant, vainqueurs sur deux points, les chrétiens ont l'avantage, et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans pareille, lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout-à-coup, les fait regarder derrière eux, et leur apprend que Malek-Adhel a paru. A l'instant, ils reviennent sur leurs pas, et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible; les cimiers brisés, les cottes-d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulant dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourants, tout leur dit que l'épée de Malek-Adhel a passé par là; ils l'aperçoivent bientôt parcourant le vaste champ de bataille, portant

sa valeur partout où les chrétiens sont vainqueurs: les combats renaissent de toutes parts; il triomphe de toutes parts, et par l'habileté de ses plans, de toutes parts les chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusignan, furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival; il espère, en l'éloignant du combat, donner aux chrétiens le temps de reprendre l'avantage; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek-Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presque aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan; il frémit de rage, mais il n'y répond point: le roi de Jérusalem, étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek-Adhel: celui-ci se détourne et s'éloigne du seul chrétien dont il verserait le sang avec plaisir; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire; et, quoi qu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir.

Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les chrétiens il ne se garantit pas de leurs coups, et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux : le fier guerrier dévore longtemps ces outrages en silence; mais à la fin il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore. » Le roi de Jérusalem le suit; mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek-Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une masse de rochers qui les dérobe à tous les regards; il jette loin de lui son bouclier, et s'écrie : « Crois-moi, Lusignan, n'usons point de ces vains moyens de défense

qui retarderaient notre défaite, et précipitons, au contraire, l'instant où l'un de nous aura cessé de haïr l'autre. » Lusignan l'imité; il quitte son bouclier, tire l'épée, et le combat commence. L'horrible mort entend les coups de ces guerriers intrépides; elle vole, accourt, et sourit à la vue des grandes victimes qui vont tomber sous son empire. Jamais Lusignan n'a montré tant de valeur, jamais il n'eut tant d'espérances, car Malek-Adhel est blessé; dans le champ de bataille, plusieurs chrétiens doivent, à l'indifférence que ce héros mettait à défendre sa vie, l'honneur d'avoir versé son sang, et celui qu'il perd affaiblit la vigueur de son bras. Mais son courage supplée aux forces qui lui manquent, et, prenant son épée entre ses deux mains, il en décharge un si furieux coup sur la tête de son rival, que celui-ci en est ébranlé; son casque, fendu par la moitié, tombe à terre, et ses yeux se couvrent d'un nuage de sang; Malek-Adhel, en voyant sa tête nue, jette aussi son casque, et attend, pour recommencer à frapper, que son adversaire soit en état de se défendre; mais à peine

Lusignan a-t-il recouvré ses sens, qu'il s'élançe sur le prince, et lui enfonce son épée au défaut de sa cuirasse, d'un mouvement si rapide, que le héros, qui ne s'y attendait pas, n'a pas eu le temps de parer le coup. Aussitôt de la large blessure son sang coule à gros bouillons : « Hélas ! Mathilde, s'écrie-t-il, si je le répandais pour vous venger, et si ma mort ne vous affligeait pas, qu'elle me serait chère ! — L'affliger ! reprit Lusignan, sois sûr qu'elle s'en réjouira avec nous. » Il dit, et redouble ses coups ; le prince n'en est point atteint, il reprend même ses avantages et perce le flanc de son rival. Alors Lusignan cherche moins à attaquer qu'à se défendre ; il évite le prince, tourne autour de lui, le fatigue, l'épuise, voyant bien que, blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire ; mais Malek-Adhel, indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage ; Malek-Adhel, voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard, et se

précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur ; ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent ; à la fin le prince l'emporte ; il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force que Lusignan en perd la respiration et le mouvement ; il chancelle et va mesurer la terre. Malek-Adhel s'y jette avec lui, lève le poignard ; il va frapper... « O héros ! écoute-moi, » lui dit Lusignan d'une voix expirante. Malek-Adhel s'arrête pour l'écouter ; mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort : tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusignan, qui vient de voir tomber son maître, le croit sans vie ; et, fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros, et lui enfonce son épée dans la gorge. Malek-Adhel, surpris, se retourne pour se venger ; mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin ; ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde, le mouvement et la chaleur

l'abandonnement; il demeure étendu sur la poussière, qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime; l'effroi s'empare de son ame, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek-Adhel qui le fait frémir: il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable, mais il voudrait emporter le corps de son maître; ses forces n'y suffisent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux; il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route, ils rencontrent des chrétiens qui fuyaient. «La bataille est-elle donc perdue? s'écrie l'écuyer.—Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek-Adhel sont vainqueurs.—Malek-Adhel! reprend l'écuyer, Malek-Adhel est mort, il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître,

que voici couvert de blessures.» Les chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent; ils répètent ces mots extraordinaires: «Malek-Adhel vient de succomber!» De bouche en bouche ils vont jusqu'au sein des armées; à l'instant, Musulmans et chrétiens s'arrêtent interdits devant la terrible nouvelle; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir: les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus; cependant ils reprennent courage, et profitent de la terreur des infidèles pour les accabler. Saladin, victorieux jusqu'à cet instant; Saladin, toujours maître de lui-même dans les plus éminents dangers; Saladin, que les flèches les plus aiguës et les maux les plus cruels ne peuvent faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence, que pendant un moment il oublie et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu; il se replie vers Ascalon, et va enfermer dans les murs de cette ville son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

 CHAPITRE LIII.

TANDIS que les chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente; et son écuyer, plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant. Geoffroy de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel, si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde, surmontant toutes ses répugnances, est entrée aussi sous sa tente; ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes et de choisir les simples dont se com-

pose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe, appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes: « On reconnaît les coups de Malek-Adhel, » s'écrie l'écuyer. A ces mots, la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix très-émue: « Est-ce donc Malek-Adhel qui a blessé votre maître? — Oui, madame, répond-il; mais c'est mon maître qui a tué Malek-Adhel. — Il a tué Malek-Adhel! » reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait. Elle n'en peut dire davantage; ses nerfs se roidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point, elle reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque, frappé de la nouvelle qu'il apprend, et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde: il s'efforce de lui dire quelques mots; c'est en vain, car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien; ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve

des forces pour la consoler ; mais ses paroles, loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles ; elle demeure dans la même attitude. Guillaume, plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince ; il dit à l'écuyer : « N'y a-t-il aucune ressource ? Malek-Adhel est-il entièrement perdu ? — Perdu pour toujours, toujours, toujours ! » s'écrie la vierge d'une voix sourde et déchirante, et avec un regard qui semble plonger dans les profondeurs immenses de l'éternité. L'archevêque est d'autant plus touché de ses paroles, qu'il en comprend le sens, et qu'il voit bien que ce n'est pas la mort de Malek-Adhel qui fait le désespoir de sa douleur. « Ami, reprend très vivement l'archevêque, répondez-moi avec vérité, l'avez-vous laissé sans espoir ? » L'écuyer, interdit devant l'archevêque, frappé de l'état de la princesse, croit sentir dans son sein des serpents qui le dévorent, et sa bouche ne peut proférer un seul mot. Le pénétrant Guillaume, accoutumé à lire dans les consciences, a reconnu sur ce front pâle l'empreinte des remords ; il pressent

un mystère affreux, et veut l'éclaircir à l'instant. « Viens, suis-moi, » lui dit-il. Le coupable n'ose résister à cet ordre. L'archevêque le conduit sous une tente voisine, il y fait transporter la princesse : à peine sont-ils seuls tous les trois, qu'il s'adresse ainsi au pécheur qui tremble à ses pieds : « Parle, dévoile ce que tu sais ; quel ténébreux secret caches-tu ? — Grace, grace, s'écrie l'écuyer, comme s'il eût cru que Guillaume avait pénétré le crime dont le ciel était déjà instruit. — Tu nous as trompés, reprend l'archevêque, Malek-Adhel vit encore. » Voilà les premiers mots que la princesse a entendus ; elle tressaille, jette autour d'elle des regards égarés, et, se précipitant aux genoux de l'écuyer, elle les presse contre son sein, les embrasse de ses mains tremblantes, en s'écriant avec des sanglots : « Ah ! dis donc, hâte-toi de dire que Malek-Adhel vit encore. — Misérable que je suis, répond l'écuyer éperdu, que ne puis-je, au prix de tout mon sang, racheter mon crime et rendre la vie à ce prince ! » Mathilde frémit, ses terreurs l'éclaircissent et lui révèlent quel sang couvre les mains qu'elle touche ; avec un cri

lamentable elle repousse le meurtrier, en disant : « C'est toi, c'est toi qui lui as donné la mort ! » Le coupable tombe la face contre terre, et avoue son forfait : Guillaume l'écoute avec épouvante, il pleure sur un attentat si noir ; mais bientôt, rappelé à d'autres pensées par l'état de la princesse, dont les aveux de l'écuyer semblent avoir aliéné la raison, il s'approche d'elle, la soulève dans ses bras, et lui dit : « Prends courage, ma fille, tout n'est pas fini peut-être encore ; le bras des assassins est toujours tremblant, leurs coups mal assurés, rarement ils trouvent le cœur des héros. — Oh ! qu'il y reste une ombre de vie, s'écrie Mathilde, et je saurai bien l'y découvrir. » Et, à cet espoir, son sang, ranimé, porte une légère rougeur sur son front abattu. « Si Malek-Adhel n'était plus, ajoute-t-elle, si tant de vertus devaient être punies, ô Éternel ! où serait votre justice ? où serait votre vérité ? — Ma fille, interrompit vivement l'archevêque, mourez de votre douleur, mais ne blasphémez pas. — Partons, mon père, lui dit la princesse, partons sans différer : l'assassin nous guidera sur les traces san-

glantes où il a marché. — Partons, » reprend l'archevêque, aussi enflammé par la charité que Mathilde elle-même peut l'être par l'amour.

La nuit ne les arrête point ; la lune brille au haut des cieux et les éclaire. Guillaume se munit de baume et de simples propres aux blessures ; malgré sa vieillesse, il suit de près la course rapide de la princesse : le remords semble avoir donné des ailes au meurtrier ; et, malgré les détours qu'ils sont obligés de faire pour éviter la rencontre des chrétiens qui reviennent au camp, la charité, l'amour et le repentir les poussent d'une telle vitesse, qu'ils arrivent bientôt vers la masse de rochers qui couvre de son ombre le corps de Malek-Adhel. En l'apercevant, le meurtrier frissonne ; il ne peut aller plus loin ; il détourne la tête de ce sang qui s'élève contre lui ; ses membres se roidissent, et sa langue épaisse ne peut prononcer aucun mot. Mathilde jette les yeux autour d'elle, ils sont frappés de l'éclat que les rayons de la lune font jaillir des armes d'un guerrier ; elle se précipite à genoux près de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de

sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état de terrible émotion, où l'on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle, vont décider son sort; elle attend: ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue: on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Toup-à-coup un éclair de joie a parcouru, pénétré tout son être; d'une voix éclatante d'espérance elle s'écrie, en voyant arriver l'archevêque: « Mon père, son cœur bat encore, le ciel est justifié. » Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince; ses mains semblent se multiplier; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité, jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat; elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et réchauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir s'échappe de la poitrine du héros: « Mon Dieu! s'écrie Mathilde avec

une ferveur exaltée, ce n'est pas pour l'amour que je vous implore; je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur; qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître; soyez, soyez son unique pensée. » Tandis qu'elle prie, l'archevêque applique sur les profondes blessures du prince un appareil dont il ne voit que trop l'inutilité: ce soin rempli, il songe à en remplir un plus grand; au pied des rochers il a entendu le murmure d'une fontaine, et va remplir le casque ensanglanté d'une onde salutaire. « O vénérable saint! lui dit la princesse, priez, priez, Dieu ne vous refusera pas le salut de son âme. » Guillaume arrose le front du héros de cette eau à laquelle la miséricorde du ciel lui a permis de communiquer une vertu divine; en cet instant les rayons de la lune tombent à plomb sur le visage de Malek-Adhel; Mathilde voit ses yeux s'ouvrir à demi et ses lèvres essayer quelques mots. « Mon père, dit-elle à l'archevêque en étendant la main vers lui, approchez, parlez-lui; ce n'est pas moi qu'il doit entendre. » Guillaume se courbe vers le prince. « Mon fils, lui dit-il,

mon fils, Dieu vous attend, Dieu vous appelle.» A cet accent, Malek-Adhel entr'ouvre ses paupières, et d'une voix si faible que, sans le silence de la nuit et l'attention de ceux qui l'écoutent, on n'aurait pas pu l'entendre, il dit: « Mon père, vous êtes donc revenu? vous n'avez point abandonné votre enfant? » Avec une vivacité passionnée la vierge s'écrie: « Mon Dieu! mon Dieu! je vous bénis. — O quelle voix, dit-il en s'efforçant de se soulever, quelle voix vient entourer ma mort de délices? — Mon fils, répond le pieux Guillaume, donnez à d'autres pensées le peu d'instant qui vous restent, car ils peuvent vous obtenir une vie et une félicité sans terme. — Avec elle, mon père, » dit-il en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. En ce moment, Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. « Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentiments sont pour Dieu. » Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême; il prononce les paroles sacrées, et lui faisant embrasser le signe de la

rédemption: « Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer, et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce Sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer, que toutes vos erreurs pour le ravir. » A ces mots, le prince quitte la main de Mathilde pour embrasser la croix; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrents dans son âme; il aime et il croit. « Célestes clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre: foi, espérance, amour, je me livre à vous.... Mathilde, reçois mes adieux, je vais t'attendre. » La vierge baigne de larmes le visage de son époux, mais ce sont des larmes de douceur, elle est sûre à présent de le retrouver; et quand l'éternité bienheureuse est tout entière devant elle, la mort qui va les séparer n'est plus qu'une absence de peu de jours. « Ami, s'écrie-t-elle dans une sorte de délire extatique, sois heureux le premier, je t'aime trop pour m'en plaindre. » L'archevêque réunit leurs mains, et d'une voix tendre et grave il leur dit: « Époux chrétiens, pour tou-

jours l'un à l'autre : Malek-Adhel, va recevoir le prix de ton baptême, monte au ciel préparer la félicité de ton épouse, tandis que ses larmes expieront ici-bas tes erreurs. » Le héros n'a plus de force que pour élever ses yeux vers ce ciel qu'on lui montre, il les referme aussitôt, et son ame s'envole dans le sein du Dieu qui vient de la conquérir.

Mathilde contemple avec une muette douleur cette tête pâle et superbe qui retombe pour jamais sur la terre; mais elle n'espère plus, elle ne prie plus : quand elle espérait, qu'elle implorait un miracle, c'était pour le salut de son époux; maintenant qu'elle l'a obtenu, elle n'ose attendre un autre miracle, ni demander à Dieu que pour un bonheur périssable il interrompé une seconde fois le cours de ses lois. Guillaume est ému de tristesse, et sent qu'il doit l'être plus encore de reconnaissance; ses lèvres essaient des bénédictions et laissent échapper des soupirs : « O Dieu! s'écrie-t-il, sanctifiez la douleur de cette vierge; qu'elle se réjouisse du bien que vous lui avez fait, sans regretter le bien que vous lui ôtez..... Fille du

Christ, c'est par vos douleurs que Dieu achève la pénitence de votre époux, c'est par vos larmes qu'il accepte son repentir; ne vous plaignez donc ni de vos douleurs ni de vos larmes : ne voulez-vous pas souffrir pour lui?... » Après un long silence il ajoute : « Élevez vos regards vers cet espace immense, c'est là qu'est votre époux. — O mon père! il est là aussi, répondit-elle en lui montrant le corps froid et livide qu'elle entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'écria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux! je jure de ne point te quitter : ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie? Que craignent-ils maintenant? M'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort? Ce bien est le seul qui me reste, pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures : Qu'il soit sauvé, et je ne me plaindrai pas; il est sauvé, et vous mur-

murez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine, je me réjouis, au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non, jamais je ne me séparerai de Malek-Adhel; partout je le suivrai: c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse! ne l'as-tu pas déjà fait une fois?...» Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpète plus, et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle, la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier, et, dans l'amertume de son âme, il répète ces paroles des prophètes: « Comment es-tu tombé, soleil des cieux, fils du jour? Toi, qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort! »

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle: elle frappe également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances; et, à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir, et par la longue habitude qu'il a de bien faire, fait le bien chaque jour sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre; bientôt des hommes paraissent: l'archevêque reconnaît l'habit musulman; il frémit pour

Mathilde, et se hâte d'aller à elle : les infidèles l'aperçoivent et le saisissent. « Chrétien, lui disent-ils, que fais-tu là ? Est-ce toi qui as ôté la vie à Malek-Adhel ? — Je crois, au contraire, que je la lui ai donnée, » répond-il d'une voix tranquille. La princesse a entendu du bruit ; elle se lève, tressaille, et, se plaçant devant le corps de son époux : « Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlevez pas. » Un des Sarrasins se détache de la troupe, il court, il dit : « Je la reconnais, c'est la princesse d'Angleterre ; mon maître doit être ici. — Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarément ; tu fus son ami, mais n'importe, je ne te le rendrai point. » Kaled aperçoit le corps du héros ; il se jette la face contre terre. « O mon maître ! s'écrie-t-il en se frappant la tête ; ô mon maître ! voilà donc comme je devais te revoir ! — Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. » Il répond : « Nous sommes venus, au risque de nos vies, chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin ; ils lui

appartiennent. — Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde ; et si tu emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusqu'au bout du monde ; je te suivrai à pied en te redemandant mon époux. » En parlant ainsi, elle retombe, et serre contre son cœur la main glacée de Malek-Adhel. Tant de douleur et d'amour pénètrent l'ame de Kaled ; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en obéissant à la beauté qu'il aime. « Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répondit-il, et nous lui obéirons : mais viens avec nous, illustre chrétienne ; et le sultan, touché de tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek-Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour. — Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement. Et vous, mon père, adieu ; retournez vers les chrétiens, et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux. — Ma fille, répond le pieux Guillaume, je ne vous quitterai point. » Les Musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek-Adhel ; la vierge

marche à côté, la bouche muette et la tête voilée; l'archevêque suit de loin le cortège, en répétant à voix basse, et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort :

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais; mes jours sont passés; ils ont décliné comme l'ombre; mes pensées sont évaporées, mes espérances dissipées; je dis au sépulcre : vous serez mon père; et aux vers : vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, il a ouvert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent. »

Le funèbre convoi arrive, aux premiers rayons du jour, sous les murs d'Ascalon; on lui ouvre les portes; le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais : de tous côtés des éloges et des pleurs se font entendre; les soldats surtout éclatent en sanglots; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils

adoraient, et se prosternent alentour en frappant leurs têtes contre la terre. « O prince magnanime! s'écrient-ils, tu es mort, mais ton souvenir est écrit dans nos cœurs avec tes bienfaits; tu es mort, et toutes les vertus vont être ensevelies avec toi; la justice, la générosité, la bonne foi, s'évanouiront avec toi; et, après toi, les cruautés, les rapines vont reparaitre de nouveau dans le monde désolé : le ciel a perdu sa lumière, le monde son plus bel ornement, l'empire son défenseur, et Saladin son seul ami. »

Cependant le convoi s'avance vers la grande salle du palais; le sultan le reçoit, la tête couverte de cendres, et étouffant avec peine la violence de sa douleur. « O mon frère! dit-il en embrassant ce corps inanimé, mon frère! mon seul ami! est-ce bien toi?... Ah! comment porterai-je sans toi le poids de mon empire? » La vierge jette son voile en arrière, et, les cheveux épars, les vêtements déchirés, la majesté du malheur empreinte sur le front, elle se prosterne aux pieds du sultan, et s'écrie : « Puissant monarque, de tous les biens que j'é-

tais destinée à posséder sur la terre, il ne me reste que ce cadavre : ne me l'ôte point, je t'en conjure.... — Que me demandes-tu ? interrompt Saladin avec un grand trouble. — Je te demande mon époux, reprend-elle ; avant de mourir il a embrassé ma foi ; avant de mourir il a reçu mes serments et les a emportés avec lui. Ah ! permets que je passe auprès de son cercueil ce peu de jours d'une triste vie ; donne-moi de Malek-Adhel tout ce qui reste de Malek-Adhel sur la terre ; noble Saladin, prête l'oreille aux cris d'une épouse désolée. — Es-tu réellement l'épouse de mon frère ? » lui demande le sultan en la relevant avec bonté. L'archevêque s'avance alors, et dit : « Malek-Adhel est mort chrétien ; il est mort l'époux de Mathilde. — Je sais que ta bouche n'a jamais prononcé un mensonge, Guillaume, lui dit le sultan ; et si tout autre que toi m'eût dit ces paroles, j'aurais refusé de les croire... Malek-Adhel est mort chrétien !... O beauté fatale ! toi qui m'as ôté un frère pendant sa vie, qui as causé sa perte, et qui me le ravis encore après son trépas, garde ton époux, puisque

son dernier vœu fut pour toi. — Maintenant, dit-elle en rejetant son voile sur son visage, je n'ai plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu. »

« Veuve de Malek-Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés ? — Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'ensevelir ; plus heureuse que je n'espérais, j'y vivrai près de mon époux. — Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trêve aux chrétiens, pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle. »

Saladin l'accorda ; l'archevêque partit pour aller annoncer aux chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et ce qu'il leur restait à faire ; il laissa Mathilde, jusqu'à son retour, dans le palais du frère de son époux : un vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle ; nuit et jour, auprès du cercueil de Malek-Adhel, elle pleure et s'écrie : « Paix, paix à tes cendres, mon époux ; et, s'il se peut, paix, paix aussi à mon ame ! O mon ame ! pourquoi

te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse, et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement? Celui que tu aimes a cessé de verser des larmes, et, tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

LA grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux chrétiens; la joie ne l'avait pas accompagnée; et, en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver, au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem, et sur la manière dont Malek-Adhel avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire; les autres chefs, que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation; et, humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce

qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs, parmi les croisés, de trop grandes ames et de trop nobles chevaliers pour que Malek-Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort; ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur; mais en la cachant, leur visage ne pouvait la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek-Adhel. Il tombait, ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et, en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux chrétiens, comme aux Musulmans, que maintenant l'univers, vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne

silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek-Adhel est mort chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater; maintenant que c'est un chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissements qu'on fait retentir de toutes parts. Les Musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive; car ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner : les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les croisés en se disant l'un à l'autre la douleur qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver? Hélas! quelques jours de patience encore, et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines; et Malek-Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple : soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé. Maintenant quelles seront nos espérances? le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable : oh! élevons nos voix ;

pleurons sur le péché commis par un de nos frères; et toi, Éternel! châtie-nous; mais, jusque dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfants; car qui pourrait résister à ta colère? »

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point; Richard, étonné, le prend à part, et lui dit: « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait, et vous gardez le silence; si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable? O mon père! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami.... — Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous? s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin? — Malek-Adhel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots, le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur son siège. « Forfait inoui! s'écria-t-il; celui que j'appelais mon frère, celui que je

pressais sur mon sein.... Il a trahi l'honneur, et il vit encore! — Oui, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime, et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable; mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'indulgence de Guillaume. « Mon père, s'écrie-t-il, point de pardon, point de pardon, le meurtrier n'en mérite point: poursuivi en tous lieux par la vengeance divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de miséricorde à des crimes pour lesquels j'espère que le ciel n'en a pas.... Je romps, j'abjure à jamais tous les nœuds qui m'attachèrent à Lusignan; je vais proclamer ma haine aussi hautement que je proclamai jadis mon amitié, car Richard ne supporterait pas qu'on lui supposât seulement un reste de pitié pour un assassin. » Il dit, et va dans tout le camp répandre l'amertume de son âme indignée; tous les chrétiens la parta-

gent ; il ne s'en trouve pas un qui excuse Lusignan , pas un qui ne le condamne. Ces clameurs courent, volent d'un bout du camp à l'autre, et Lusignan ne se réveillera que pour les entendre. La perte de son sang le laisse encore sans mouvement ; mais on a répondu de sa vie : il vivra donc, tandis que la terre a bu le sang de l'innocent ; il vivra, et Malek-Adhel n'est plus ! mais celui-ci, mort en paix avec Dieu, a déjà reçu l'immortelle couronne, et Lusignan ne rouvrira ses yeux au jour que pour apprendre son crime, pour le voir connu du monde entier, pour en sentir la honte et le remords, pour perdre tout à la fois Mathilde, l'honneur, l'amitié de Richard, le trône de Jérusalem et l'estime de l'univers. Il ne retrouvera donc la vie que pour être puni et pour se repentir peut-être : car il n'appartient pas à l'homme de mettre des bornes aux miséricordes du ciel.

Cependant du haut de Césarée les cloches funèbres ont retenti ; Ptolémaïs aussi sonne les paroles de la mort, et Conrad lui-même a voulu que sa superbe Tyr rendit un pareil hom-

mage au héros chrétien : tout est deuil et tristesse le long des côtes dont les croisés disposent ; tout aussi est deuil et tristesse le long des côtes dont Saladin est maître encore ; et les deux mondes, réunis un moment, gémissent ensemble sous le poids du même malheur.

Non loin d'Ascalon, à l'entrée d'un chemin qui va droit au Carmel, les chrétiens sont venus attendre les précieux restes que Saladin a promis de leur rendre : ils y élèvent une croix ; c'est sous son ombre sacrée qu'ils veulent recevoir les cendres de Malek-Adhel.

Bientôt, sorti des portes d'Ascalon, le convoi funéraire approche : deux chars fermés, tendus de noir, roulent lentement sur le sable ; le premier contient ce qui reste des plus grands hommes sur la terre quand Dieu leur a retiré son souffle ; dans le second une victime volontaire, morte au monde comme l'époux qu'elle suit, va achever sa course en un jour ; et ces deux cercueils marchant vers le même tombeau, également muets, cachés et recouverts aux yeux des hommes, ne leur permettent

pas même de savoir quel est celui où l'on pleure encore.

Saladin à pied, le visage pâle, la contenance austère et les habits déchirés, s'avance vers les chrétiens et leur dit : « Je vous donne celui qui s'est donné à vous ; mais il faut que son meurtrier me soit livré. » Richard, portant la parole pour tous les chrétiens, répond : « Nous abhorrons comme toi l'assassin de ton frère, de notre frère ; mais il n'appartient qu'à Dieu de mettre la main sur la tête des rois ; ces grandes puissances ne relèvent que de ce grand tribunal : cependant, sois tranquille, le forfait sera puni, et le sang du juste ne restera point sans vengeance : car Lusignan, en horreur aux hommes, abandonné des siens, sera plus que privé de vie, il vivra sans honneur. . . . — *Semblable à l'esprit immonde qui est sorti de l'homme*, ajouta l'archevêque, *se promenant par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point* (1). » Après un court silence,

(1) S. Mathieu, ch. 12, v. 43

le sultan répondit : « S'il est ainsi, je suis satisfait. » Ensuite il ajouta, avec un long et sourd gémissement, montrant un des deux chars : « Le voilà, prenez-le, puisque c'est parmi vos morts qu'il a choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande ame, près d'être accablée par la douleur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux chrétiens le cercueil de Malek-Adhel. Les Sarrasins ne peuvent s'y résoudre ; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables ; mais Saladin fait un second signe, et il est obéi. Les Musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les chrétiens s'avancent et l'entourent : il est à eux ; ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les chrétiens, vont recommencer à rouler vers leur dernière demeure : cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras-tu pas voir quels honneurs tous

ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère? — Non, repartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs: mais ceux de mes sujets qui voudront les voir peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques Musulmans le suivent; un beaucoup plus grand nombre veut être témoin de la sépulture de leur prince; ils se mêlent aux chrétiens; ils entendent leurs chants funèbres; les airs en retentissent; de toutes parts les peuples accourent, élèvent la voix; les prières sacrées montent jusqu'au ciel; et ces efforts, ces vœux de l'Église, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfants.

L'archevêque de Tyr, lui seul, ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et ré-

signée, et n'entend les accents de ses lèvres pieuses, qui, pour toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles: « *Mon ame est triste jusqu'à la mort; veillez et priez avec moi* (1). — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître: *Dans le monde vous aurez de l'affliction; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde* (2). »

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu révéralé où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité, sans avoir connu les ténèbres de la mort, les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nus, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les chrétiens les suivent; on arrête les Musulmans; ils demeurent en arrière; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux; il se souvient que,

(1) S. Mathieu, ch. 26, v. 38.

(2) S. Jean, ch. 16, v. 35.

jadis, au désert, *Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1).

« Oh ! s'écrie-t-il avec enthousiasme, toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu (2). Venez, venez aussi. — Mon père, que faites-vous ? lui dit-on : des infidèles marcheraient ici ! » Guillaume répond avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros : « *Un grand miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple* (3); laissez-le donc s'achever, car celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham (4), pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. » Il dit; l'espérance, la charité et la foi parlent avec lui, et les Musulmans ont passé.

Les filles du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur

(1) S. Marc, ch. 6, v. 34.

(2) S. Luc, ch. 3, v. 6.

(3) *Ibid.* ch. 4, v. 16.

(4) *Ibid.* ch. 3, v. 8.

église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles savent que le héros qui viola leur asile, touché par Dieu, va venir reposer parmi elles, et demander, après sa mort, les prières de celles qu'il offensa pendant sa vie. Ces ames, nourries de l'esprit de leur maître céleste, d'amour et de miséricorde, avaient déjà oublié leur injure; elles ne se la rappellent en ce moment que pour en obtenir le pardon; et, grâce à leur intercession, les cendres de Malek-Adhel, en entrant sous les voûtes de ce temple qu'il profana, y entrent en paix avec Dieu.

Cependant, hors l'archevêque de Tyr et les évêques de Bethléem et de Ptolémaïs, nul regard mortel n'a pénétré dans l'intérieur du cloître et n'a seulement aperçu l'ombre du chaste habit des vierges qui l'habitent. Retirées au fond du sanctuaire, dans le vaste chœur où seules elles ont le droit d'entrer, deux épais rideaux, abattus à quelque distance l'un de l'autre, les séparent des hommes et les dérobent à tous les yeux. Ainsi la piété, anticipant sur les droits de la mort, semble, de

cette terre misérable où elles sont encore, les avoir déjà transportées vers un meilleur monde, invisible, inconnu au reste des humains, et où Dieu seul habite avec elles.

La royale vierge qu'elles ont reçue dans l'intérieur d'une des cours du monastère n'a pas encore acquis le droit de s'asseoir à leurs côtés : cachée cependant, mais moins cachée qu'elles, elles ont marqué sa place dans l'intervalle des deux rideaux, entre leur sanctuaire et les hommes, et, pour ainsi dire, sur la limite qui les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée de la pâle lueur des cierges funèbres ; des branches de pins et de cyprès jonchent le pavé ; sur chaque colonne une inscription parle de mort ; des figures de marbre disent les expressions muettes de douleur, et du cœur de tous les assistants s'échappent les sanglots et les douleurs bruyantes. Au milieu de ces signes du deuil et du trépas, l'autel seul conserve son éclat et sa magnificence, comme pour dire aux hommes que, seul, il ne participe point à la mort : la majesté d'un Dieu y réside tout entière ; elle s'élançe

des rayons du sacré soleil, et les anges, tenant l'encensoir, répandent le parfum des saints.

Les rois entourent la chaire évangélique où Guillaume vient de monter ; Bérengère, la désolée Bérengère, vêtue de noir, prosternée au pied d'un autel écarté, son jeune enfant entre ses bras, prie, au nom de l'innocence, pour l'ame de son bienfaiteur, et demande à la chaste reine des vierges du repos pour l'affligée, la destituée de consolations, pour celle dont la tempête a surpris et brisé le cœur. Les chrétiens, la face humiliée vers la terre, attendent, dans un saint recueillement, les paroles et la présence de Dieu ; et plus loin, vers la porte de l'église, les Musulmans, réunis et pressés ensemble, s'étonnent de ce qu'ils voient, et se demandent où ils sont ; mais ils s'étonnent bien plus quand l'archevêque de Tyr faisant lever le rideau qui séparait Mathilde de l'auguste assemblée, ils aperçoivent cette tendre vierge, la veuve de Malek-Adhel, la fille des rois, couchée sur la cendre auprès du cercueil de leur maître, et recouverte du drap mortuaire : déjà l'or de sa chevelure n'orne plus

sa tête dépouillée; et ses blondes tresses éparses autour d'elle, attestent que la cérémonie de sa mort a déjà commencé.

A cette vue, tous les cœurs se fendent, et des ruisseaux de larmes s'échappent de tous les yeux.

L'archevêque de Tyr élève les mains, et d'une voix majestueuse répond à toutes ces douleurs par ces mots : « *L'Éternel règne ; terre, sois joyeuse.* » Il dit, et déjà les divines espérances descendues du ciel avec ces paroles, s'emparent de toutes les âmes, et commencent à en bannir les humaines tristesses; l'archevêque reprend alors, avec le prophète, en montrant le cercueil de Malek-Adhel :

« Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, ne crains plus rien, parce que je suis maintenant avec toi (1).

« Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il

(1) Isaïe, chap. 9, v. 10.

y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! Voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez! Jamais, non, jamais, rien de si grand ne s'est montré à Israël : un prince impie naît tout-à-coup en Orient, et déjà il menace notre culte; semblable à la foudre, il dévore les fidèles et leurs armées; en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek-Adhel s'élève et va tout détruire; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, chrétiens, et vous pleurez! Et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle? Quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés? Aurait-elle voulu vivre sans épreuves, pour mourir sans mérites aux yeux de son créateur? O vierge! bienheureuse vierge! quel sort fut jamais plus beau que le tien? En

vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations, se sont ligués contre toi; la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'accabler; l'enfer même s'est joint à eux : versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu t'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un infidèle; mais aidée de Dieu, tu as vaincu l'enfer; et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes, si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'instruire dans sa loi, afin de t'élever à sa gloire; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes, et qu'il est déjà passé pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les pièges qu'il a fermés sous tes pas; pour ce Dieu qui, satisfait de ta docilité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein et bien avant le terme

de ta course, et, encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle dont il couronne le front du juste? O Mathilde! de quoi te plains-tu? Ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Écoute, et des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et s'écrient : *L'éternité! L'éternité!* »

La vierge relève sa tête, et, montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit : « Et pour la conversion de cet homme-là, quel est le prix que Dieu a promis? »

A ces mots, c'est l'immortelle armée des saints qui vient de descendre tout entière; les harpes d'or des chérubins ont frémi, et les chœurs d'anges retentissent de toutes les parties de l'église, et répètent, en se mêlant à la voix des hommes : *L'éternité! L'éternité!*
Non, ce n'est plus une créature mortelle

que cette vierge qui se lève tout-à-coup du milieu de ces ombres de la mort où elle était ensevelie; ses regards sont enflammés, son visage rayonnant, une sorte de divine joie étincelle dans toute sa personne, son œil a vu la béatitude infinie : par-delà tous les cieus, l'époux qu'elle pleure lui est apparu couché dans le sein de l'Éternel, et à présent elle ne pleure plus; d'une voix éclatante elle s'écrie : « Gloire, gloire suprême, inexprimable félicité !... » Elle retombe, la céleste vision a disparu; mais le sentiment en demeure à jamais dans son cœur; et maintenant, monde, offre-lui tes pompes, tes joies, même tes amours, et jusqu'au bonheur qu'elle a si longtemps désiré, elle te rejettera; tu n'es plus assez riche pour la tenter, et tes biens périssables ne la touchent plus; car Dieu vient de lui donner l'avant-goût de ceux qui l'attendent, et que ses sacrifices et sa vertu lui ont mérités. En ce moment suprême, on croit, dans ce temple auguste, sentir partout la présence de Dieu : oui, elle est partout, même dans le cœur des Musulmans; jamais leurs

yeux n'avaient vu, jamais leurs oreilles n'avaient entendu ce qu'ils viennent de voir et d'entendre. Les paroles de Guillaume, les éclairs de gloire et de bonheur qui sortent des yeux de la vierge, ces bruits célestes qui résonnent dans les airs, ces chrétiens qui osent appeler Dieu parmi eux, et cette charité divine qui consent à s'y rendre; tout frappe, étonne, subjugué les infidèles; éperdus, opprésés et poussés par une main invisible, ils se précipitent à travers les chrétiens, jettent de grands cris, et se prosternant autour de la chaire de Guillaume, ils frappent la terre de leurs fronts, en répétant : « Père! ô père, nous croyons. »

Et maintenant qu'on demande ce qu'est le bonheur du juste! Regardez dans le cœur de Guillaume, dans ce cœur consumé de charité, et qui ressent la joie qui procède de l'amour de Dieu, par autant de cœurs qu'il a de frères qui la partagent : son visage est couvert de brûlantes larmes; d'une voix émue, voix où il a mis toute son âme, il s'écrie en tirant un crucifix de sa poitrine, et l'élevant au-dessus de sa tête : « Le voilà, mortels, le

voilà, chrétiens, celui qui est descendu sur la terre pour faire du jour de la mort le jour de triomphe. »

Les Musulmans répètent, en frappant encore leurs têtes : « Père! ô père! nous l'adorons. »

Ce n'est plus qu'un seul peuple, ce n'est plus qu'un seul cœur, les chrétiens embrassent leurs frères, et auprès d'eux se prosternent et adorent.

« Cendres de Malek-Adhel, réveillez-vous, continue l'archevêque; noble héros, secoue la poudre où tu dors, lève-toi, viens assister à ta plus belle victoire; du sein de la mort tu as parlé à leurs cœurs; car les voix qui sortent du fond des tombeaux sont celles qui persuadent le mieux. Père de ton peuple, tu leur ouvres le ciel, et leur salut est le prix de ton sang. *O Christ! conservez par votre nom ceux que vous venez de lui donner, afin qu'ils ne fassent qu'un avec lui, et que là où il est, ils y soient aussi pour contempler la gloire que vous lui avez réservée* (1). »

(1) S. Jean, ch. 17 et 18.

L'archevêque descend de la chaire sacrée; il bénit ses nouveaux enfants; mais avant de leur conférer le baptême, il va consommer le sacrifice de la vierge : cette jeune beauté se lève, revêt la bure grossière des filles du Carmel, prononce d'une voix satisfaite le vœu qui la sépare à jamais du monde; puis, tendant la main vers les néophytes qui furent les sujets de Malek-Adhel : « Adieu, mes frères, leur dit-elle, nous le retrouverons. » Elle baisse les yeux avec émotion à l'aspect de Richard, de ce roi, de ce frère qu'elle ne doit plus revoir, et essuie quelques larmes en passant devant Bérengère. Tous les regards sont attachés sur elle : objet d'admiration et d'attendrissement, bien plus que de pitié, en elle tout est grand, élevé, sublime, comme la religion sur laquelle elle s'appuie, et la foi qui la soutient; elle fait quelques pas en arrière, elle s'approche du dernier rideau; Guillaume le soulève et s'écrie : « Voici une fille d'Élie qui s'apprête aujourd'hui à monter dans le chariot de son père. » Il dit, la vierge se courbe, elle a disparu; et le monde, auquel

elle échappe sans retour, frappé de ses derniers regards et des divins accents qui s'élevaient derrière le voile qui la cache, se demande si ce n'est pas dans le ciel qu'elle vient d'entrer, et si l'éternité qui lui fut promise n'a pas déjà commencé pour elle.

CONCLUSION.

UNE année s'écoula, et durant ce temps jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur : prosternée devant les saints autels, elle bénissait Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si long-temps désiré. « Hélas ! disait-elle, quel eût été mon sort, si, unie à Malek-Adhel, je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi ! toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié ; mauvais chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémit ; que de tentations nous eussent assaillis ! combien de fois aurions-nous succombé ! A présent, peut-être, victimes du péché, nous expierions par d'éternelles larmes nos plaisirs d'un jour ; au lieu que c'est par des biens éternels que nos

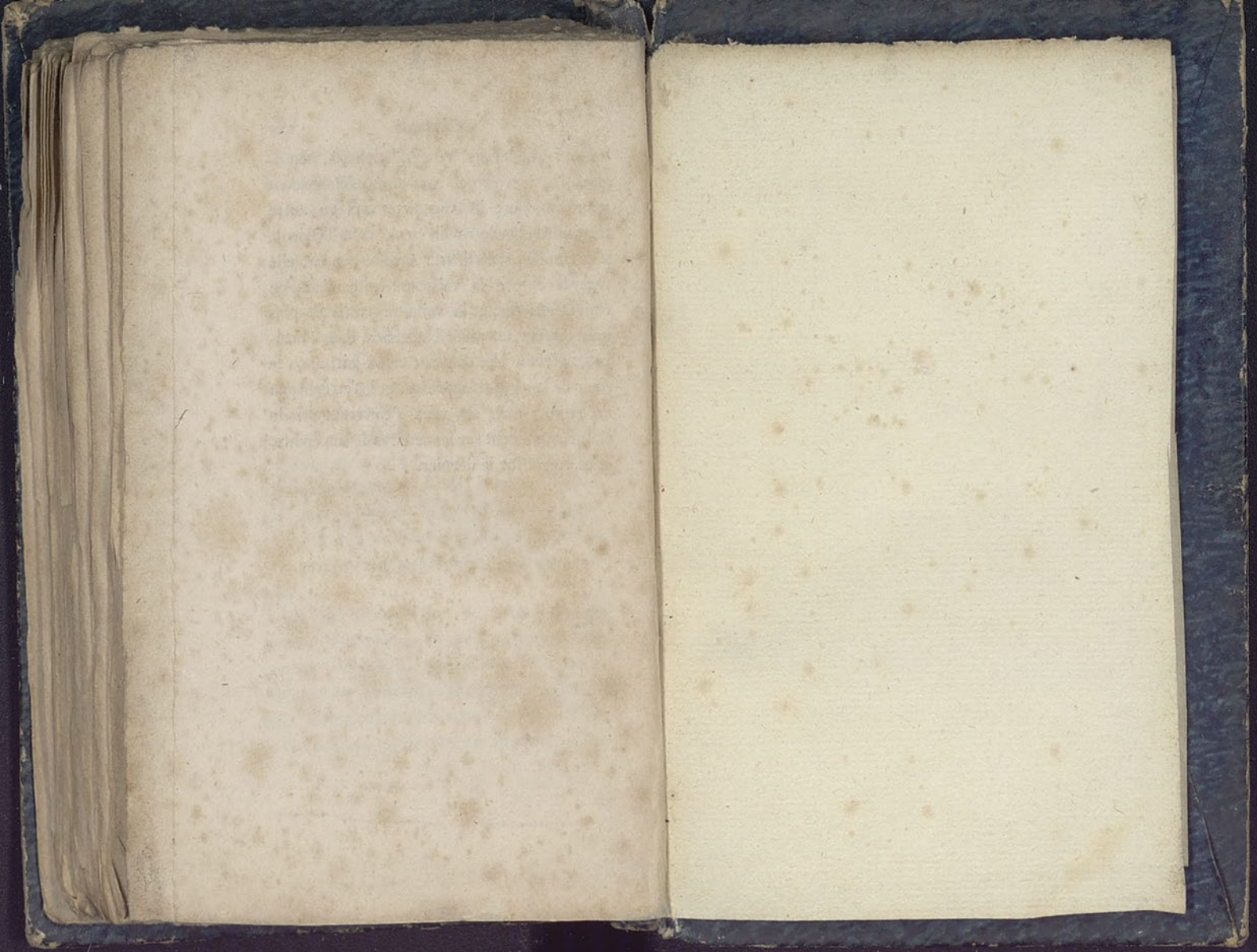
fugitives douleurs nous seront payées; en cet instant, sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire.... O mon Dieu! on a donc encore un désir auprès de vous! »

Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps, et la pensée de Malek-Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté, qu'elle se confondit bientôt dans son ame avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux, qu'elle visitait chaque jour, ne lui offrait que des sujets de bénédiction; elle y priait, elle n'y pleurait plus; et elle reconnaissait que nos peines sont, bien plus que nos joies, les enfants de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour, cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe et cinglait vers l'occident; elle reconnut le léopard d'Angleterre, les armes de sa patrie, et le pavillon royal avec ses flammes et ses

longues banderoles rouges. Richard, Béren-gère, tous ses parents, ses amis, s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hémisphère; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens... A cette pensée, elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon : bientôt elle disparut tout-à-fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.



Paris 87-22-81-II^{er}-

0, 0, 2, 0, 0 * 5 = 0, 11 - 0, 0, -